

MÉGAMACHINE ET ARTISANAT :
REPENSER L'ARCHITECTURE QUI FAIT SOCIÉTÉ

KENZO GIACCARI

MÉGAMACHINE ET ARTISANAT :
REPENSER L'ARCHITECTURE QUI FAIT SOCIÉTÉ

ÉNONCÉ THÉORIQUE DE MASTER
ÉCOLE POLYTECHNIQUE FÉDÉRALE DE LAUSANNE

KENZO GIACCARI
JANVIER 2024

GROUPE DE SUIVI

DIRECTEUR PÉDAGOGIQUE ET
PROFESSEUR D'ÉNONCÉ THÉORIQUE
LUCA PATTARONI

DEUXIÈME PROFESSEURE
PAOLA VIGANÒ

MAÎTRE EPFL
STÉPHANIE SAVIO

REMERCIEMENTS

Je souhaite exprimer ma gratitude envers mon groupe de suivi pour leur aide précieuse tout au long de la création de cet énoncé théorique. Leur expertise et leurs conseils ont beaucoup contribué à l'amélioration de ce travail. Merci également à ma famille pour leur soutien constant, et à mes amis pour leurs encouragements qui ont rendu cette aventure académique plus enrichissante.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	13
BILAN	
LA SOCIÉTÉ FACE À LA CROISSANCE	19
LES LIMITES PLANÉTAIRES	21
LE BIEN-ÊTRE SOCIAL	25
CAUSES	
ENTRE CROISSANCE ET DÉPENDANCE	31
LE TRAVAIL	34
ACCEPTATION DE LA MACHINE	40
ÉCRIVAINS POUR LE PRÉSENT	43
ARTISANAT	
DÉFINITION	51
LA CONDITION HUMAINE	54
COMPRÉHENSION DE SOI	56
VALEURS ET PORTÉE SYMBOLIQUE	58
CRÉATIVITÉ VS. CONSOMMATION	60
POSSÉDER LE PROCESSUS DE PRODUCTION	62
PERSPECTIVES SUR L'ARTISANAT	65
ARCHITECTURE	
PORTRAIT CONTEMPORAIN	73
TRANSPOSITION	76
REFLEXIONS	81
COMMENTAIRES FINAUX	85
BIBLIOGRAPHIE	88

INTRODUCTION

À la fin de ce parcours académique, je me tiens à la croisée des chemins, explorant non seulement les sentiers du savoir, mais observant également un monde complexe en perpétuelle mutation qui se dévoile devant moi. Dans cette perspective d'introspection profonde avant d'entamer ma carrière professionnelle, l'objectif est de comprendre ma position actuelle et de tracer les contours de la direction vers laquelle je souhaite m'orienter, en explorant les questionnements intimes qui animent ma vision de notre société contemporaine.

Cet énoncé se présente donc davantage comme le récit d'une quête personnelle. Résultant d'une réflexion parfois inconfortable sur la réalité du monde dans lequel je m'apprête à m'insérer, il aspire à constituer le reflet sincère d'une démarche nourrie par le désir de comprendre, de questionner, et surtout, d'agir face aux dynamiques complexes qui façonnent notre réalité.

Affirmant clairement ma subjectivité et imprégné d'une conscience aiguë des complexités abordées, ce mémoire se dessine tel un premier croquis, une initiative préliminaire tracée pour esquisser les perspectives du prochain chapitre de mon aventure. Il se donne pour mission d'être une contribution honnête, exposant les nuances de mes pensées et partageant l'authenticité de mes questionnements. En cela, il espère susciter une réflexion partagée et inspirer d'autres esprits curieux à se joindre à cette recherche.

Notre exploration débute par une observation attentive de la société contemporaine, visant à éclairer les fondements de notre compréhension du monde qui nous entoure. Notre objectif premier sera d'examiner les manifestations visibles qui caractérisent cette société, posant ainsi les fondements d'une exploration approfondie des mécanismes sous-jacents à notre réalité actuelle. En adoptant les perspectives de divers penseurs, nous entrerons dans une discussion critique, explorant les théories et analyses qui cherchent à comprendre les causes profondes des défis sociétaux.

La troisième étape de notre périple nous conduira vers l'univers artisanal. Cette exploration nous permettra d'extraire des éléments pertinents susceptibles de nourrir une perspective alternative, ouvrant ainsi la voie à une réflexion plus profonde sur nos paradigmes existants. Cette démarche analytique se poursuivra ensuite dans le domaine de l'architecture, où nous approfondirons notre compréhension des défis propres à ce domaine, puis appliquerons les concepts émergents de l'artisanat pour explorer des connexions inattendues.

BILAN



1. Sébastien Marot, *Taking the country's side : Agriculture and architecture*, 2019, p.88
2. Ibid., p. 144
3. Ibid., p.62
4. Ibid., p.63

LA SOCIÉTÉ FACE À LA CROISSANCE

La croissance économique est un concept fondamental dans l'évaluation de la performance d'une économie. Elle se manifeste par l'augmentation des biens et services produits au sein d'un pays pendant une période définie, généralement d'une année. L'indicateur de cette croissance est celle du produit intérieur brut (PIB).¹

Au cours de l'histoire, les perspectives sur la croissance économique varient en fonction des écoles de pensée. Les économistes classiques, tels qu'Adam Smith (1723-1790) et David Ricardo (1772-1823), ont mis l'accent sur l'importance de la spécialisation, de la division du travail et du commerce international comme moteurs de la croissance économique. Au XXe siècle, des théories ont tenté de définir la croissance économique en fonction des phases que toute économie en expansion était censée traverser.² John Maynard Keynes (1883-1947) a mis l'accent sur la nécessité de stimuler la demande globale pour lutter contre le chômage, tandis que les économistes néoclassiques ont développé des modèles mathématiques pour expliquer la croissance en mettant en avant l'accumulation du capital et l'innovation technologique.³

Nous pouvons observer que la croissance est donc le résultat d'une interaction complexe de multiples paramètres jouant un rôle crucial dans l'amélioration de l'efficacité et de la capacité productive de l'économie considérée. Les courants de pensée économique contemporains, qu'ils s'inscrivent dans le cadre classique, keynésien, monétariste, ou d'autres paradigmes

1 Giacomo D'Alisa, Federico Demaria , Giorgos Kallis, *Décroissance : Vocabulaire pour une nouvelle ère*, 2015, p.173

2 Ibid., p.174

3 Ibid., p.175

capitalistes, convergent unanimement vers la reconnaissance de la croissance comme le vecteur essentiel de l'économie, positionnant le développement économique comme un objectif prééminent. Toutefois, cette conceptualisation soulève des interrogations, car la recherche effrénée de croissance conduit à une redéfinition extensive de la sphère de ce qui peut être considéré comme « marchandisable »,⁴ souvent au détriment des implications sociales et environnementales.⁵

Les richesses naturelles sont inépuisable car sans cela nous ne les obtiendrions pas gratuitement. Ne pouvant être multipliée ni épuisées, elle ne sont pas l'objet des sciences économiques.⁶

Les débats entourant la croissance économique ont une longue histoire ponctuée par des critiques persistantes. Remontant à l'époque de Thomas Malthus (1766-1834), contemporain de figures économiques éminentes telles que Smith et Ricardo, la contestation de la croissance s'articule autour de sa vision pessimiste de la croissance démographique. Malthus avançait que la population croîtrait inéluctablement plus rapidement que la production alimentaire, rendant ainsi toute amélioration durable du niveau de vie impossible. Bien que les économistes de l'époque aient initialement rejeté ces idées, la réflexion sur la capacité des systèmes naturels à soutenir des économies en expansion permanente persiste comme l'une des lignes directrices majeures de la critique contemporaine de la croissance économique.⁷

4 D'Alisa, Demaria, Kallis, *Décroissance : Vocabulaire pour une nouvelle ère*, 2015, p.255

5 Serge Latouche, *Megamachine raison technoscientifique : raison économique et mythe du progrès*, 1996, p. 186.

6 Baptiste Cay, *Traité d'économie politique*, 1803, p.68 ; cité par Philippe Méral, Denis Pesche. *Les services écosystémiques: Repenser les relations nature et société*, 2016. pp. 75-98

7 D'Alisa, Demaria, Kallis, *Décroissance : Vocabulaire pour une nouvelle ère*, 2015, p.176

En donnant la priorité à la croissance économique par rapport à d'autres objectifs politiques, les économies ignorent des voies plus directes vers la prospérité et le bien-être, telles que le plein emploi, plus de temps libre, une vie sociale améliorée, des niveaux plus élevés de participation démocratique et la résilience de l'environnement. De plus, la poursuite de l'expansion dans les pays riches se fait au détriment des pays émergents, où elle serait plus susceptible d'avoir des retombées positives.⁸

Le projet politique visant à instaurer un développement durable prône la prise en compte des dimensions environnementale et sociale dans les projets de développement.⁹ L'idée de promouvoir une croissance verte, visant à stimuler le développement économique et le progrès humain à travers la transition énergétique et agricole, ainsi qu'une gestion durable des ressources et des déchets, rencontre actuellement des difficultés à être concrétisée à une échelle significative. On pourrait même affirmer qu'elle se limite souvent à une simple façade écologique de la croissance économique, sans véritable transformation sous-jacente.

Malgré la multiplication des rapports démontrant l'impact de nos modes de vie sur la planète, notre société continue d'être dominée par une recherche de croissance, dont les bénéfices dirigent les décisions politiques et économiques.

LES LIMITES PLANÉTAIRES

Depuis la révolution industrielle, le développement économique s'est donc poursuivi sans égard pour les ressources naturelles et l'environnement, reléguant souvent les préoccupations

8 Ibid., p.178

9 Denis Bayon, Fabrice Flipo et François Schneider, *La décroissance : 10 questions pour comprendre et en débattre*, 2010. pp.84-85.

environnementales au second plan lors de l'élaboration des politiques économiques. La situation actuelle de notre planète reflète alors l'impact cumulatif de décennies de recherche effrénée de croissance, laissant dans son sillage des conséquences environnementales sévères et menaçant la viabilité de la planète pour l'espèce humaine.¹⁰

La notion récente de «limites planétaires» a été introduite pour caractériser les seuils critiques de divers systèmes, englobant des éléments tels que le changement climatique, la perte de biodiversité, l'acidification des océans et les perturbations des cycles biochimiques. S'y ajoute également la problématique des réserves de combustibles fossiles à faible coût, qui ont été le moteur de la croissance économique au cours des deux derniers siècles. John Stuart Mill (1806-1873) exprimait déjà ses préoccupations quant aux nombreux aspects négatifs de la croissance économique. En 1967, le livre d'Ezra Mishan (1917-2014) intitulé « *The Costs of Economic Growth* » a suscité un débat animé en abordant cette problématique.¹¹

À la fin des années 1960, un collectif international, constitué de figures du monde des affaires et de la politique, se forme à l'initiative d'un industriel italien, Aurelio Peccei. Leur objectif est d'analyser les dangers globaux qui menacent l'humanité, tels que la surpopulation, la dégradation de l'environnement, la pauvreté à l'échelle mondiale et le mauvais usage de la technologie. Officiellement constitué en septembre 1968 et baptisé «*le Club de Rome*», ce collectif sollicite des personnalités du monde scientifique et de la planification pour mener des recherches approfondies sur ces questions.¹²

10 Martine Rebetez, *La Suisse se réchauffe*, 2002, p. 11

11 D'Alisa, Demaria, Kallis, *Décroissance : Vocabulaire pour une nouvelle ère*, 2015, p.176

12 Sébastien Maro, *Taking the country's side : agriculture and architecture*, 2019, p.145

Le tout premier résultat issu de ces efforts de recherche, publié en 1972 sous le titre *The Limits to Growth*, présente diverses simulations réalisées à l'aide d'un modèle mathématique pour analyser divers scénarios de développement et leurs implications environnementales sur deux siècles. Le rapport, déclenchant un débat sur l'avenir global de nos sociétés, transmet alors un message politiquement radical prônant un arrêt de la croissance économique, sous peine d'un effondrement généralisé de l'activité économique, des conditions de vie, et donc de la population.¹³

Le Rapport Planète Vivante 2022 met en évidence les limites planétaires que notre Terre approche. Les écosystèmes terrestres, marins et d'eau douce, essentiels à notre bien-être, sont aujourd'hui soumis à des pressions intenses, résultant des changements dans l'utilisation des terres et des mers, de la surexploitation des ressources végétales et animales, du changement climatique, de la pollution.¹⁴ Les chiffres révèlent que près d'un million de plantes et d'animaux sont actuellement menacés d'extinction. Les coraux, constituant un rempart fondamental contre les phénomènes naturels, subissent déjà des pertes massives, ont déjà disparus d'environ 50% en raison du réchauffement des océans.¹⁵

Les températures en constante augmentation ont déjà engendré des épisodes de mortalité massive et les premières extinctions d'espèces. Chaque degré supplémentaire de réchauffement devrait intensifier ces pertes, accentuant ainsi leur impact sur les populations.¹⁶ Il est inévitable que le changement climatique émerge comme la principale cause de la perte de biodiversité dans les décennies à venir si le réchauffement ne peut pas être contenu

13 Ibid., pp.145-146

14 WWF, *Rapport Planète vivante*, 2022, p.16

15 Ibid., p.16

16 Ibid.

à 1,5°C. Cependant, atteindre cet objectif ambitieux exige une réduction substantielle des émissions mondiales d'environ 50% d'ici 2030, avec l'objectif d'atteindre «zéro émission nette» d'ici au milieu du siècle. Malheureusement, selon le dernier rapport du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) de 2021-2022, la marge de manœuvre pour respecter cette limite de 1,5 °C, est qualifiée de «extrêmement réduite».¹⁷

Concernant notre empreinte écologique, elle avait déjà atteint l'équivalent de 1,5 planètes en 2012, signalant une utilisation des ressources naturelles dépassant la capacité régénérative de la Terre. Les projections futures, quant à elles, sont estimées à 2,8 planètes d'ici 2050.¹⁸ Cette surutilisation engendre un «déficit écologique», contraignant la planète à puiser dans ses réserves passées, imposant ainsi un fardeau sur les générations futures. Le concept de limites planétaires, introduit par le *Global Footprint Network* (2003), s'est répandu grâce à la démocratisation du «jour de dépassement», marquant le moment où l'humanité a consommé l'intégralité des ressources que la Terre peut produire sur une année.¹⁹

Les divers rapports soulignent l'inefficacité des initiatives mondiales, tandis que les engagements actuels visant à réduire notre impact environnemental laissent présager un réchauffement planétaire dépassant largement les seuils recommandés. Au-delà d'exposer l'équilibre environnemental à des risques, cette transgression des limites menace également la sécurité alimentaire, l'approvisionnement en eau, la santé globale.²⁰ Il devient donc évident que la lutte ne relève donc pas uniquement

17 Martine Rebetez, *La Suisse se réchauffe*, 2002, p. 147

18 WWF, *Rapport Planète vivante*, 2012

19 Cécile Bonneau, «Les limites planétaires», *Regards croisés sur l'économie* 1(2020), n°26, p.44

20 WWF, *Rapport Planète vivante*, 2022, p.16

des enjeux environnementaux, mais revêt également un caractère impératif sur le plan économique, social, moral et éthique.²¹

LE BIEN-ÊTRE SOCIAL

L'évaluation du bien-être repose souvent sur le Produit Intérieur Brut (PIB). Toutefois, des critiques émergent quant à sa capacité à fournir une image complète de la réalité. En effet, cette perception ignore les coûts sociaux et environnementaux associés à la croissance économique.

Le PIB par habitant est principalement un indicateur de la production économique, visant à quantifier l'ensemble des activités économiques, formelles et mesurables, réalisées au cours d'une période spécifique. La transposition de l'évaluation des performances en termes de production de biens et de services économiques à celle du bien-être est simplement expliquée par la forte corrélation entre le PIB par habitant et la consommation par habitant, cette dernière étant considérée, selon la théorie standard du bien-être, comme une mesure adéquate de l'utilité de l'activité économique pour les «citoyens-consommateurs».²²

À court terme, la croissance économique influe directement sur le bien-être social. Une croissance faible est associée à une hausse du chômage, un gel des revenus, des contraintes accrues sur la consommation, et un niveau de bien-être global moins élevé que lors de périodes de croissance économique et de revenus plus forts.²³ Cependant, au-delà d'un certain seuil de revenus, son augmentation supplémentaire ne semble guère améliorer la perception du bien-être des individus.²⁴

21 Ibid., p.16

22 Gérard Cornilleau, «Croissance économique et bien-être», *Revue de l'OFCE* 1 (2006), n°96, p.13

23 Ibid., p.12

24 D'Alisa, Demaria, Kallis, *Décroissance : Vocabulaire pour une nouvelle ère*, 2015, p.177

Dès lors, la première observation que nous pouvons faire est que la notion de bien-être englobe de nombreux autres aspects liés aux conditions de vie des individus, au-delà de la simple consommation de biens et de services économiques.²⁵ Une critique supplémentaire avance que l'augmentation du PIB, assimilée à la croissance économique, constitue une mesure intrinsèquement biaisée dépourvue de signification véritable. En effet, les variations du PIB peuvent découler de diverses raisons totalement indépendantes du bien-être.²⁶

Imaginons une augmentation de la production industrielle dans une région. Bien que le PIB puisse refléter la croissance économique, il ne capture pas les effets négatifs sur l'environnement et la santé des individus, soulignant ainsi ses limites en tant qu'indicateur global de bien-être. En effet, il n'y a pas d'ajustement pour la dégradation que cette croissance implique. De plus, son calcul ne tient pas compte de facteurs non strictement économiques qui influent sur le bien-être, tels que les relations sociales, ou les conditions de travail des personnes actives.²⁷

Alors que certains indicateurs laissent penser à une diminution des inégalités mondiales au cours des deux dernières décennies, il est crucial de souligner que la majorité de la population mondiale réside dans des pays où les disparités de revenus augmentent.²⁸ Il est important de noter que la recherche constante de performances économiques, avec son impératif d'augmentation annuelle de la production, a des conséquences néfastes. Non

25 Gérard Cornilleau, Croissance économique et bien-être», *Revue de l'OFCE I* (2006), n°96, p.12

26 D'Alisa, Demaria, Kallis, *Décroissance : Vocabulaire pour une nouvelle ère*, 2015, p.176

27 Gérard Cornilleau, Croissance économique et bien-être», *Revue de l'OFCE I* (2006), n°96, p.12

28 D'Alisa, Demaria, Kallis, *Décroissance : Vocabulaire pour une nouvelle ère*, 2015, p.177

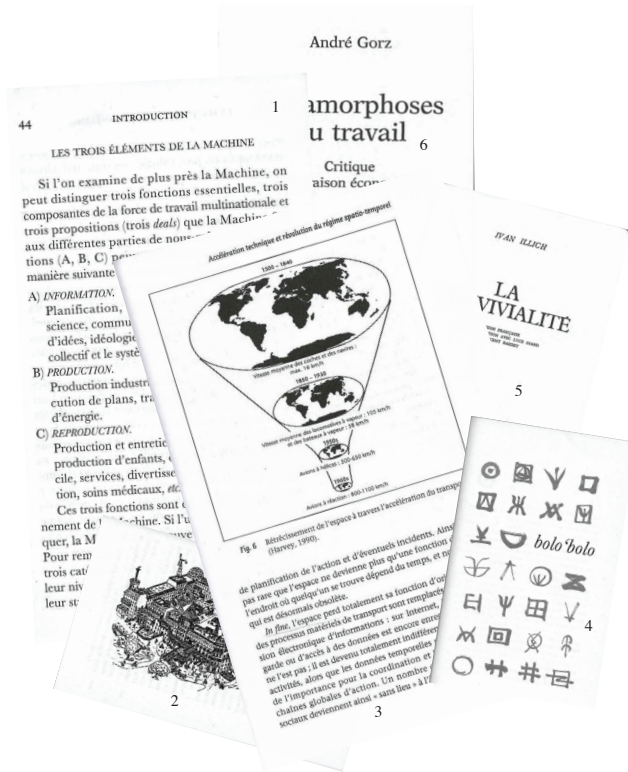
seulement elle contribue à la dégradation de l'environnement, à la montée des inégalité, mais elle est également associée à une montée inquiétante des problèmes liés au bien-être se manifestant à travers différents symptômes tel que des troubles psychosomatiques ainsi que diverses maladies.²⁹

We are a society of notoriously unhappy people: lonely, anxious, depressed, destructive, dependent – people who are glad when we have killed the time we are trying so hard to save.³⁰

29 Erich Fromm, *To have or to be*, 2008, pp.4-5

30 Ibid.

CAUSES



1. P.M., *Bolo-bolo*, 2013, p.44
2. Ibid., p.101
3. Hartmut Rosa, *Accélération : une critique sociale du temps*, 2011, p.129
4. P.M., *Bolo-bolo*, 2013, p.91
5. Illich Ivan. *La convivialité*, Édition du Seuil, 1971.
6. Gorz, André. *Métamorphoses du travail: Critique de la raison économique*. Galimard, 1988.

ENTRE CROISSANCE ET DÉPENDANCE

Les idéaux tels que le progrès constant ont profondément influencé nos sociétés. Certains penseurs, estiment que le développement et le progrès représentent des éléments cruciaux de la modernité. Cela se traduit par une valorisation de la nouveauté ou par une vision développementaliste, suggérant que tous les pays doivent nécessairement suivre des étapes historiques similaires, même par la force si nécessaire.¹

Ces perspectives ont contribué à forger une vision où il est nécessaire que l'avenir dépasse le présent. De plus, elles ont progressivement déplacé l'équilibre entre tradition et innovation vers une priorité accordée au changement. L'idéal culturel moderne, élaboré par des penseurs tels que Friedrich Ancillon, s'est développé en parallèle à la sécularisation des conceptions du temps et du bonheur humain. Chercher une vie épanouissante consiste ainsi à exploiter pleinement les nombreuses opportunités offertes par le monde.² En fin de compte, l'objectif devient l'accumulation, symbolisant la quête constante d'enrichissement et de réalisation influençant ainsi la manière dont la société aborde son évolution et son interaction avec le monde qui l'entoure. Le philosophe Walter Benjamin (1892-1940) écrit :

Nous devenons de plus en plus riches d'épisodes d'expérience, mais de plus en plus pauvres en expériences vécues.³

Serge Latouche, reconnu pour ses contributions à la pensée de la décroissance, expose le manque de cette vision axée sur le progrès dans les sociétés prémodernes. Dans ce contexte,

1 D'Alisa, Demaria, Kallis, *Décroissance : Vocabulaire pour une nouvelle ère*, 2015, p.72

2 Hartmut Rosa, *Accélération : une critique sociale du temps*, 2011, pp.54-55

3 Ibid., p.132

la croissance n'était pas perçue comme indispensable, mais plutôt comme un instrument destiné à répondre aux exigences spécifiques d'une communauté. Ces sociétés concevaient le marché comme un moyen de répondre aux besoins individuels.⁴ Désormais, le marché est contraint de créer des besoins artificiels pour assurer un profit.⁵ Il élargit son influence à des aspects de la vie traditionnellement régis par des valeurs non marchandes, constituant ainsi un processus de «marchandisation».⁶

Dans les économies «riches», le désir de croissance est précisément alimenté par le rêve de posséder ces biens, que nous pouvons alors qualifier de « bien positionnels ».⁷ En effet, depuis la Première Guerre Mondiale, un «hédonisme radical» a pénétré notre mode de vie moderne. L'un des principaux objectifs des gens étant alors d'éprouver un « plaisir illimité ».⁸ Remarquons que la transformation en marchandise des aspects de la vie résulte également des pratiques visant à maintenir l'exclusivité de ces «biens positionnels». Cela crée un cercle vicieux car à mesure que d'avantage de choses deviennent soumises à l'influence de l'argent et de la compétition sociale, l'importance accordée à l'argent augmente, affaiblissant ainsi les bases des relations sociales.⁹

Parallèlement, la satisfaction matérielle, souvent induite par la consommation et encouragée par la publicité, crée alors un modèle de vie standardisé. Dans le système capitaliste, beaucoup

4 Bertrand Schepper-Valiquette, *Le concept de décroissance économique chez Serge Latouche : une résistance au capitalisme*, 2014, p.38

5 André Gorz, *Métamorphoses du travail*, 1988, pp.185-186

6 D'Alisa, Demaria, Kallis, *Décroissance : Vocabulaire pour une nouvelle ère*, 2015, p.259

7 Ibid., p.254

8 Burkhard Bierhoff, *Fromm's Critique of Consumerism and Its Impact on Education*, 2015, p 237

9 D'Alisa, Demaria, Kallis, *Décroissance : Vocabulaire pour une nouvelle ère*, 2015, p.255

aspirent à posséder davantage, car c'est par la consommation qu'ils construisent leur identité ou qu'ils combler un mal-être.¹⁰ En se laissant influencer par de faux besoins, les gens adoptent une image qui leur est vendue, normalisant ainsi un confort excessif et les besoins non essentiels. Le système économique actuel, avec le mode de vie qu'il génère, repose alors sur le principe d'une consommation illimitée comme objectif de vie, ce qui justifie la quête infinie de croissance pour satisfaire une demande en expansion.¹¹

L'individu semble avoir perdu toute autonomie, se transformant en un sujet constamment connecté à des dispositifs culturels qui cherchent à transformer ses désirs en besoins, attendant du système qu'il les satisfasse. Le théologien, Albert Schweitzer (1875-1965), avait déjà reconnu la décadence de la société humaine et du monde à travers la pratique de la vie industrialisée. Il voyait déjà la faiblesse et la dépendance des gens, l'effet destructeur du travail obsessionnel, le besoin de moins de travail et de moins de consommation.¹²

Dans un monde beaucoup plus interdépendant, complexe, pollué et encombré, il n'est plus possible d'identifier et de quantifier les besoins [...] dans ce nouveau monde, le discours des besoins devient le moyen par excellence de réduire les gens à des unités individuelles associées à des exigences d'input.¹³

La dynamique décrite précédemment est un phénomène profondément ancré dans la structure sociale. Les individus s'y conforment pour rester alignés avec la norme dominante. Renoncer à cette course effrénée impliquerait des risques d'ordre social ou économique tels qu'une altération de la respectabilité,

10 Erich Fromm, *To have or to be*, 2008, p.27

11 Ibid., p.1

12 Ibid., p.132

13 Ivan Illich, *La perte de sens*, 2004, p.104, cité par Bertand Schepper-Valiquette, *Le concept de décroissance économique chez Serge Latouche : une résistance au capitalisme*, 2014, p.39

une réduction des opportunités d'emploi, et donc potentiellement une perte de revenus.¹⁴ Cependant, la quête de satisfaction de tous les désirs ne garanti pas le bien-être, ni le bonheur. L'idéal d'être des « maîtres indépendants » de nos vies à été ébranlé lorsque nous avons pris conscience que nous faisons uniquement partie des rouages d'une « machine bureaucratique » où nos pensées, nos sentiments ainsi que nos goûts sont manipulés.¹⁵

Nous vivons et mourons sous le signe de la rationalité et de la production. Nous savons que l'anéantissement est le tribut du progrès de même que la mort est le tribut de la vie, nous savons que la destruction et le labeur sont nécessaires pour, obtenir la satisfaction et la joie, nous savons que les affaires doivent prospérer, nous savons qu'envisager d'autres choix est de l'Utopie. Cette idéologie est celle de l'appareil social établi; pour pouvoir continuer à fonctionner, il a besoin de cette idéologie, elle fait partie de sa rationalité.¹⁶

La société moderne a réussi à mobiliser la population dans des projets de développement qui, loin de changer le modèle de production, perpétuent la domination de la croissance. Au lieu de diriger leur volonté de révolte contre la société capitaliste moderne, les travailleurs contribuent involontairement à la renforcer car ils en sont devenus dépendants.¹⁷

LE TRAVAIL

La société moderne vise une croissance continue de la production, favorisée par l'efficacité économique et scientifique.¹⁸ Cette évolution a entraîné la métamorphose des communautés en

14 D'Alisa, Demaria, Kallis, *Décroissance : Vocabulaire pour une nouvelle ère*, 2015, p.256

15 Erich Fromm, *To have or to be*, 2008, p.2

16 Herbert Marcuse, *L'homme unidimensionnel*, 1968 cité par : cité par Bertrand Schepper-Valiquette, *Le concept de décroissance économique chez Serge Latouche: une résistance au capitalisme*, 2014, p.33

17 André Gorz, *La métamorphose du travail*, 1988, p.187

18 Otto Bauer, « L'accumulation du capital », *Cahiers d'économie politique* (2006), n°51, p.291

ensembles d'individus, concentrés sur la recherche du rendement maximal.¹⁹ Les modèles d'organisation scientifique, tels que le taylorisme, vont au-delà de l'exploitation des travailleurs en les soumettant également à une direction autoritaire.²⁰

La rationalité économique n'a donc jamais dans son principe été au service d'aucun but déterminé. Elle a pour objet [...] la maximisation de ce type d'efficacité qu'elle sait mesurer par calcul. Le principal indicateur de cette efficacité est le taux de profit. Et le taux de profit dépend en dernière analyse de la productivité du travail. La poursuite d'un maximum illimité d'efficacité et de profit allait donc exiger la croissance la plus élevée possible du rendement du travail, et par conséquent, de la production.²¹

La notion de «mégamachine», forgée par l'historien et philosophe américain Lewis Mumford (1895-1990) dans les années 1960, trouve son origine dans ses inquiétudes face au développement de la technoscience, en particulier à la suite des bombardements atomiques de la Seconde Guerre mondiale. Elle désigne l'organisation croissante et rationnelle du monde à travers l'omniprésence de dispositifs techniques.²² Ce concept vise à critiquer les implications sociales et culturelles découlant de cette évolution. En effet, les liens humains subissent une métamorphose, se convertissant en des relations contractuelles essentiellement axées sur l'économie, reléguant ainsi les préoccupations sociales, identitaires et politiques au second plan, au bénéfice exclusif de l'objectif de développement.²³

D'après l'analyse critique d'André Gorz (1923-2007), philosophe français, le travail dans la société contemporaine

19 D'Alisa, Demaria, Kallis, *Décroissance : Vocabulaire pour une nouvelle ère*, 2015, p.155

20 François Sigaut, *Comment homo devint faber*, 2012, p.158

21 André Gorz, *La métamorphose du travail*, 1988, p.185

22 Bruno Chaudet, « Apports et limites des notions de machine, de mégamachine et de rationalité dans la description des formes organisationnelles », *Approches Théoriques en Information-Communication (ATIC)* (2020), n°3, p.98

23 Bertrand Schepper-Valiquette, *Le concept de décroissance économique chez Serge Latouche : une résistance au capitalisme*, 2014, p.46

s'est transformé en un outil de domination. Réputé pour ses idées sur la libération du travail et sa critique du système social aliénant, Gorz souligne comment le travail s'est progressivement transformé en une fin en soi.²⁴

Au cours des six dernières décennies, la perception du développement dans les sciences sociales a suivi trois étapes principales, alignées sur les paradigmes libéral, marxiste et post-structuraliste. Bien que des croisements et des liens variés aient émergé entre ces approches, une version du paradigme de la modernisation continue à exercer une influence prédominante. Actuellement, le modèle dominant est incarné par la mondialisation néolibérale, qui persiste à promouvoir des idées telles que la croissance et le progrès.²⁵

Le néolibéralisme est une orientation politique et économique qui s'est développée à partir des années 1980, principalement aux États-Unis, et qui s'est répandue à l'échelle mondiale. Cette idéologie prône le capitalisme de marché libre et la réduction de l'intervention gouvernementale dans l'économie. Porté par des figures politiques influentes telles que Ronald Reagan (1911-2004) et Margaret Thatcher (1925-2013), le néolibéralisme trouve ses origines dans la réaction à la stagflation des années 1970, caractérisée par une conjonction de forte inflation et de taux de chômage élevés.²⁶

La mondialisation, quand à elle, est un processus caractérisé par une augmentation significative des interactions économiques transfrontalières et des flux de ressources.²⁷ Cela entraîne une

24 André Gorz, *La métamorphose du travail*, 1988, p.185

25 D'Alisa, Demaria, Kallis, *Décroissance : Vocabulaire pour une nouvelle ère*, 2015, pp.72-73

26 Johanna Bockman, « Neoliberalism », *Contexts* (2013), Volume 12, n°3, p.14

27 Dean Baker, Gerald Epstein, Robert Pollin, *Globalization and Progressive economic policy*, 1998, p.5

transformation qualitative des relations entre les économies nationales et les États. Les avancées dans les domaines des transports et des communications facilitent cette évolution en simplifiant les opérations internationales des entreprises. Les partisans de ce modèle soutiennent que le libre-échange et la mondialisation conduiront à une croissance économique et à la prospérité générale.²⁸

Comme mentionné précédemment les espoirs de prospérité associés à la mondialisation néolibérale sont souvent contredits par la réalité. En parallèle de son impact environnemental, des inégalités, de plus en plus de personnes éprouvent une désillusion au travail et une perte de sens. Cela soulève des questions fondamentales sur l'influence concrète de divers facteurs, qu'ils soient économiques, politiques, sociaux, culturels ou liés aux évolutions de nos valeurs, sur notre quotidien.

La mondialisation, en transformant la planète en un «village global», a radicalement altéré la nature du travail et la relation entre les individus et leur activité professionnelle. L'expansion des entreprises à l'échelle mondiale a conduit à une division internationale du travail, déplaçant les activités manufacturières des pays occidentaux vers des spécialisations en amont, comme la conception, et en aval, incluant la distribution et les stratégies marketing.²⁹ Nous sommes passés d'un modèle axé sur la production industrielle à une ère de l'information, communément désignée aujourd'hui comme post-industrielle.³⁰

En conséquence, le processus de production des produits s'est éclipsé du champ de vision de nombreux Occidentaux. Lorsque la production demeure sur le territoire, elle est fréquemment

28 Johanna Bockman, « Neoliberalism », *Contexts* (2013), Volume 12, n°3, p.15

29 Jean-Laurent Cassely, *La révolte des premiers de la classe*, 2017, p. 50

30 Ibid., p.49

déplacée vers des zones industrielles périphériques ou rurales en raison des coûts fonciers.³¹ Toutefois, dans ce contexte mondialisé, le travail a perdu sa nature personnalisée, marquant une rupture fondamentale dans la relation entre le travailleur et le client. Ce lien autrefois proche et identifiable s'est transformé, le client devenant anonyme sous le terme de «consommateur».³²

L'avènement de l'hyperspécialisation, la fragmentation des tâches, et l'accroissement des sous-traitants et des délocalisations ont rendu impératif l'établissement de procédures, de règles, de processus et de normes pour coordonner le travail entre les différents intervenants et garantir la production de biens et de services. En conséquence, émerge le concept de «travail d'abstraction», où les travailleurs consacrent autant de temps à évaluer leur travail qu'à le concrétiser. Cette réalité dévoile une perspective considérablement éloignée de l'image couramment associée à un marché économique «anarchique».³³

En parallèle, le travail s'est éloigné du travailleur sous l'influence de la financiarisation de l'économie. Les projets économiques sont désormais subordonnés aux rendements financiers, plaçant l'actionnaire en tant que «patron omniprésent».³⁴ Ainsi, la finalité du travail n'est plus simplement la production d'objets ou de services, mais la génération de rendement financier pour l'actionnaire, déplaçant l'accent des produits vers les résultats financiers. Cette évolution contribue à une perte de sens au travail, où les travailleurs voient leur activité de plus en plus éloignée de sa signification intrinsèque, et ce, au profit de considérations financières abstraites.³⁵

31 Ibid., p.50

32 Ibid., p.51

33 Ibid., p.52

34 Ibid., p.54

35 Ibid.

La numérisation a considérablement réduit les distances et les cycles économiques, tout en intensifiant le sentiment de dépersonnalisation. Les tâches, nécessitent l'utilisation constante de nouvelles plateformes et outils, créant ainsi un cycle sans fin de notifications et de lignes de code. La «digitalisation» de l'économie, présentée comme un gain de productivité, a paradoxalement conduit à une bureaucratisation croissante du travail. Cette complexité est souvent minimisée par les partisans de la transformation numérique.³⁶

Cette numérisation a également rendu de nombreuses tâches impalpables, avec des «micro-actions» dispersées sur diverses plateformes, créant une sensation de perte de contrôle sur le travail quotidien. Les données, maintenant enveloppées dans un «cloud», rendent difficile la localisation précise de l'information. Ainsi, une nouvelle relation avec le monde se met en place.³⁷

Ces évolutions, issues de la division du travail, des normes, de la financiarisation et de l'usage généralisé d'outils dématérialisés, ont engendré une profonde dévalorisation du sens au travail. La «gouvernance par les nombres» a réduit les travailleurs à des indicateurs déconnectés des impacts réels de leur activité. La financiarisation a saturé le «reporting» dans tous les secteurs, évaluant désormais le travail davantage par des indicateurs que par ses résultats concrets. Cette fixation sur les chiffres a transformé la perception du travail en une série de tâches standardisées, jugées uniquement par des critères quantifiables. La dépersonnalisation du travail s'accroît avec la croissance des organisations, compliquant la coordination et multipliant les réunions de pilotage.³⁸

36 Ibid., pp.54-55

37 Ibid.

38 Ibid., pp.56-57

ACCEPTATION DE LA MACHINE

Selon Ivan Illich (1926-2002), prêtre et penseur célèbre pour ses critiques sur la société industrielle, l'acceptation du système repose sur le fait que l'homme se trouve de plus en plus assujéti en tant qu'accessoire au sein de la mégamachine, devenant ainsi un simple «rouage au service de la bureaucratie».³⁹ Cette subordination découle de la déformation de nos modes de pensée par les habitudes industrielles, au point où nous n'osons plus envisager un horizon de possibilités en dehors de celles dictées par la production de masse.⁴⁰ Illich soutient que cette acceptation est également nourrie par la peur de renoncer à ce mode de vie, car abandonner la production de masse semble être perçu comme un «retour aux chaînes d'un passé révolu ou une réadoption de l'utopie du bon sauvage».⁴¹ Ainsi, selon lui, la conformité au système s'érige sur une combinaison de contraintes structurelles et de peurs culturelles qui limitent notre capacité à imaginer des alternatives significatives.

Quant à lui, Hans Widmer, écrivain et philologue suisse connu sous le pseudonyme P.M., nous propose dans son ouvrage *Bolo-Bolo* (1983) une description détaillée des mécanismes auxquels nous sommes soumis.⁴² Il dépeint la société comme une machine complexe qui fonctionne grâce à la coopération de trois catégories de travailleurs (A, B, C) réparties géographiquement et définies par des critères tels que le salaire, les privilèges et le statut social. Cette division crée des inégalités et des rivalités, alimentant des peurs et des envies mutuelles.⁴³

39 Ivan Illich, *La convivialité*, 1971, p.12

40 Ibid., p.12

41 Ibid.,

42 P.M., *Bolo-bolo*, 2013, pp.44-59

43 Ibid., p.47

P.M. explique comment la machine incite les travailleurs à négocier des accords, que ce soit pour leurs conditions de travail, leurs salaires ou d'autres arrangements, tant individuellement que collectivement, érigeant ainsi une résistance interne aux changements. Chaque individu, convaincu que les termes de son arrangement sont optimaux, reste méfiant face aux ajustements qui pourraient altérer son statut actuel. Les divisions encouragées par la machine, telles que les préjugés, le racisme, l'idéologie politique et les intérêts économiques, jouent un rôle crucial dans le maintien de la séparation entre les différentes catégories de travailleurs.⁴⁴

Malgré une insatisfaction généralisée à l'égard du mode de vie, les travailleurs acceptent ce compromis. La crise survient lorsque les accords proposés deviennent inacceptables pour l'ensemble des travailleurs, mettant ainsi en lumière les limites de la stratégie de la machine. En somme, P.M. nous dévoile une perspective critique sur la façon dont la machine, cette «mégamachine», façonne les interactions humaines et maintient son propre fonctionnement en dressant les individus les uns contre les autres.⁴⁵

Sommes-nous aujourd'hui parvenus à ce point critique dépeint par P.M., où les accords proposés par la machine sont devenus universellement inacceptables, suscitant une remise en question profonde de notre mode de vie accepté mais insatisfaisant ?

La reconnaissance collective de ces mécanismes coercitifs pourrait-elle déclencher une transformation ? En se libérant des contraintes de l'acceptation, des mouvements émergents et des initiatives pourraient-ils être les fondements d'un avenir où la société échappe aux contraintes de la mégamachine ?

44 Ibid.,

45 Ibid., pp.47-49

Ainsi, face aux défis considérables tels que le pouvoir des grandes entreprises, l'apathie généralisée, l'inefficacité des leaders politiques, les menaces nucléaires, les risques écologiques, et d'autres phénomènes potentiellement dévastateurs, se pose la question cruciale de savoir s'il existe une réelle possibilité de changer la trajectoire actuelle.⁴⁶

Toutefois, au milieu de ces défis, un potentiel de changement émerge. De plus en plus d'individus admettent désormais la pertinence des idées exprimées par des penseurs comme Mesarovic, Pestel, ou encore Ehrlich.⁴⁷ Ces voix éminentes soulignent que, sur le plan économique, une nouvelle éthique et une attitude repensée envers la nature, la solidarité humaine, et la coopération sont indispensables pour éviter la menace d'anéantissement qui plane sur le monde occidental.⁴⁸

Another hopeful sign is the increasing display of dissatisfaction with our present social system. A growing number of people feel le malaise du siècle: they sense their depression; they are conscious of it, in spite of all kinds of efforts to repress it. They feel the unhappiness of their isolation and the emptiness of their «togetherness»; they feel their impotence, the meaninglessness of their lives. Many feel all this very clearly and consciously; others feel it less clearly, but are fully aware of it when someone else puts it into words.⁴⁹

L'augmentation de la prise de conscience chez les individus, révélant leur dépression et le manque de sens dans leur vie, soulève une interrogation intrigante. Selon la perspective de l'architecte Yona Friedman (1923-2019), pourrait-ce constituer la base d'une utopie réalisable ?

46 Erich Fromm, *To have or to be*, 2008, p.160

47 Ibid., 161

48 Ibid.

49 Ibid.

ÉCRIVAINS POUR LE PRÉSENT

L'accélération se présente comme une caractéristique essentielle de la modernité, une réalité universellement observée où tout s'intensifie dans cette ère. En plongeant dans la réflexion approfondie du sociologue Hartmut Rosa, sur les subtilités de l'accélération, sa théorie offre une perspective éclairante pour appréhender les tensions et le malaise présents dans la société contemporaine. Rosa distingue une triple accélération au sein de la modernité tardive, affectant les domaines techniques tels que les transports, la communication et la production, les transformations sociales, se manifestant par une accélération intrinsèque de la société, et enfin, les rythmes de vie individuels où les individus eux-mêmes se trouvent emportés dans un cycle d'accélération quotidienne.⁵⁰ Cette accélération, ainsi alimentée par les avancées technologiques et le capitalisme de l'immatériel, pénètre tous les aspects de la vie sociale.⁵¹

L'accélération crée un paradoxe apparent : bien que le temps libre augmente, les individus souffrent d'une pénurie de temps.⁵² Rosa explique cela comme un processus auto-entretenu, où les changements dans la production induisent des transformations sociales qui à leur tour accélèrent le rythme de vie. Le moteur économique joue un rôle central dans cette dynamique, mais les facteurs culturels sont également cruciaux, générant une multitude d'options qui incitent à la superficialité et à la recherche constante de satisfaction à court terme.⁵³ Cette course effrénée vers la multiplicité des options conduit à une forme d'aliénation moderne. Les individus, submergés par la nécessité de tout expérimenter, peuvent finir par perdre le sens de l'essentiel.⁵⁴

50 Hartmut Rosa, *Accélération : une critique sociale du temps*, 2011, p.93

51 Ibid., p.59

52 Ibid., p.63

53 Ibid., p.64

54 Ibid.

La dimension pathologique de cette accélération se manifeste dans la dépression, devenue une maladie du temps. L'incapacité d'agir, de suivre le mouvement incessant, crée une forme d'aliénation où plus personne ne semble avoir prise sur cette course effrénée.⁵⁵

Selon Rosa, cette tendance systématique à l'escalade engendre des transformations profondes dans notre manière d'interagir avec le monde qui nous entoure.⁵⁶ Il souligne que cette accélération a un impact significatif sur notre rapport à l'espace et au temps, aux relations humaines, aux objets environnants, et en fin de compte, à nous-mêmes, à notre corps et à nos états psychiques.⁵⁷ L'accélération devient ainsi non seulement un phénomène, mais également une problématique majeure. La contrainte d'accroissement, dépourvue de but ou de fin déterminée, finit par entraîner, tant pour les individus que pour la société dans son ensemble, une relation déréglée au monde.⁵⁸ Ce rapport problématique n'est pas simplement la conséquence de l'accélération ou de la contrainte d'accroissement propre aux sociétés modernes. Il en est simultanément la cause, créant ainsi un cercle vicieux qui ne cesse de se renforcer.⁵⁹

Ainsi, à travers l'analyse de Rosa, il devient évident que la problématique de l'accélération va bien au-delà de la seule dimension technologique, soulignant l'impératif crucial de prendre en compte ses multiples facettes pour appréhender pleinement son impact sur la société contemporaine.

Dans son ouvrage *Résonance* (2018), Rosa aborde les solutions face à l'accélération, offrant ainsi des pistes pour relever ce défi

55 Ibid., pp.62-63

56 Ibid., p.53

57 Ibid., pp.180-181

58 Ibid., p.54

59 Ibid., p.188

majeur de notre époque. Il explore la notion de «résonance» comme une alternative significative. D'autres auteurs, à l'instar d'Erich Fromm dans *To Have or To Be* (1976), examinent également notre rapport au monde comme une clé permettant de retrouver un sens plus profond dans nos vies. Dans cet ouvrage, Fromm questionne les motivations consuméristes qui nous poussent à «avoir». Au lieu de cela, il présente un nouvel idéal, celui de «être», invitant ainsi les lecteurs à chercher le sens et l'épanouissement, en l'opposant à la recherche de pouvoir, de statut et de compétition avec autrui.

Dans cette quête pour redonner un sens à une humanité souvent ressentie comme étant en «perte de sens», Ivan Illich émerge comme une autre voix significative. Il pose la problématique cruciale de savoir si l'humanité peut véritablement s'affranchir de la Mégamachine.⁶⁰ Illich, en accord avec Gorz et d'autres penseurs, avance l'idée essentielle selon laquelle l'individu doit retourner à une société plus «conviviale».⁶¹ Cette proposition s'inscrit dans une vision cherchant à surmonter les limites de la structure actuelle, suggérant des solutions pour rétablir un équilibre plus harmonieux entre l'individu et la société, et ainsi, retrouver un sens plus profond dans l'existence contemporaine.

La convivialité, selon la vision d'Illich, va au-delà du simple contexte d'une atmosphère «joyeuse». Au cœur de sa critique de la société moderne, il redéfinit ce concept, initialement introduit par Brillat-Savarin au 19e siècle.⁶² Pour lui, la convivialité représente plutôt une société où les outils modernes sont partagés intégralement, sans dépendance envers une élite de spécialistes.⁶³

60 Ivan Illich, *La convivialité*, 1971, pp.11-12

61 Ibid., pp.12-13

62 D'Alisa, Demaria, Kallis, *Décroissance : Vocabulaire pour une nouvelle ère*, 2015, p.165

63 Ibid., p.165

Il nous faut reconnaître que l'esclavage humain n'a pas été aboli par la machine, mais en a reçu une nouvelle figure.⁶⁴

Cette conceptualisation découle d'une prise de conscience imposée par la croissance industrielle, mettant en lumière l'existence de seuils de bien-être inaccessibles.⁶⁵ Illich présente la convivialité comme un contrepoint essentiel à la productivité industrielle, mettant en garde contre les conséquences d'un «monopole radical» et décrivant ce phénomène comme une menace à la liberté individuelle. Ce monopole se matérialise lorsque les outils industriels génèrent une dépendance généralisée, restreignant ainsi la liberté des individus.⁶⁶

Illich distingue ces outils non-conviviaux des conviviaux, insistant sur une utilisation raisonnée des techniques pour préserver l'autonomie. Selon lui, la convivialité ne rejette pas la technologie mais vise un équilibre entre biens et marchandises, favorisant la synergie entre valeur d'usage et valeur d'échange.⁶⁷ Ainsi, un outil convivial est celui que chacun peut utiliser sans difficulté, aussi souvent et aussi rarement qu'il le désire, à des fins qu'il détermine lui-même, préservant ainsi l'autonomie individuelle sans empiéter sur celle d'autrui.⁶⁸

Illich élargit la portée de la convivialité, citant des exemples allant de la bicyclette à l'ordinateur, soulignant que cette approche va au-delà de la simple propriété des moyens de production.⁶⁹ Il promeut l'idée d'une société postindustrielle dans laquelle la diversification des méthodes de production

64 Ivan Illich, *La convivialité*, 1971, p.13

65 D'Alisa, Demaria, Kallis, *Décroissance : Vocabulaire pour une nouvelle ère*, 2015, p.166

66 Ivan Illich, *La convivialité*, 1971, pp.12-13

67 Ibid.

68 Ibid.

69 D'Alisa, Demaria, Kallis, *Décroissance : Vocabulaire pour une nouvelle ère*, 2015, p.167

stimule l'initiative personnelle, créant ainsi un équilibre entre les outils indispensables et ceux qui favorisent cette initiative.⁷⁰

Par ailleurs, Illich introduit le concept de «contre-productivité», mettant en lumière le point critique où une activité outillée dépasse un seuil défini par une échelle appropriée. À ce stade, elle se retourne contre son objectif initial, menaçant de détruire l'ensemble du corps social.⁷¹ Illich insiste sur l'importance de déterminer précisément ces échelles et ces «seuils» pour circonscrire le champ de la survie humaine, soulignant ainsi les risques liés à une utilisation excessive des outils industriels.⁷²

En résumé, la pensée d'Illich sur la convivialité offre une perspective pour repenser notre société contemporaine. Sa remise en question du modèle économique actuel souligne la nécessité de réduire la dépendance envers le système industriel et consumériste. Illich propose un équilibre entre le bien-être individuel et collectif, ouvrant ainsi la voie vers une société plus harmonieuse et durable.⁷³

70 Ibid.

71 Ivan Illich, *La convivialité*, 1971, p.11

72 Ibid.

73 Ibid., pp.70-71

ARTISANAT



1. François Sigaut, *Comment Homo devint faber*, 2012, p.91
2. Arendt, Hannah, *La condition de l'homme moderne*, Pocket, 1988
3. Alberti, Leon Battista. *On the Art of Building in Ten Books*. Translated by Joseph Rykwert, with Neil Leach and Robert Tavernor, The MIT Press, 1991.
4. François Sigaut, *Comment Homo devint faber*, 2012, p.47
5. Sennett, Richard. *Ce que sait la main*. Albin Michel, 2010

DÉFINITION

L'évolution de la définition de l'artisanat, explorée à travers son étymologie latine, dévoile une histoire complexe. Initialement, le terme «Ars, artis» en latin classique ne se limitait pas à la signification contemporaine d'art, mais elle englobait des notions telles que l'habileté et comportait des implications morales liées aux vertus et aux vices. Au fil des époques, la distinction entre le travail intellectuel et manuel, où le travailleur manuel est assimilé à un esclave, a persisté. Pendant le Moyen Âge, le terme français «art» englobait toutes les activités professionnelles manuelles. Par la suite, la distinction entre les «arts mécaniques» et les «arts libéraux» apparaît. Cette conception élargie du terme a ultérieurement donné naissance à des dérivés tels que «artiste» et «artisan» dont l'évolution des termes peut être suivie dans les éditions successives du Dictionnaire de l'Académie française. Concernant la révolution industrielle, elle a redéfini l'artisanat comme une catégorie socio-professionnelle valorisée, distincte de l'ouvrier, donnant naissance à des expressions telles que «maître artisan» et «artisan d'art». Au XXe siècle, la définition de l'artisanat s'est précisée, soulignant des distinctions entre artisan et artiste et intégrant au lexique des termes comme «artisanal». Ces aspects témoignent de l'évolution complexe de la notion d'artisanat.¹

Selon Richard Sennett, le concept d'artisanat est mal compris lorsqu'il est associé uniquement à des capacités manuelles, comme celles d'un charpentier. Sennett souligne les difficultés causées par l'absence d'équivalence formelle de ce mot dans les différentes langues. En effet, les interprétations divergentes observées dans les différents pays empêchent la construction d'une définition internationale de l'artisanat.²

1 Christine Durieux, *L'artisanat dans tout ses états : études philologique*, 2019, p.28

2 Richard Sennett, *Ce que sait la main*, 2010, p. 32

Dans le but de clarifier conceptuellement la notion d'artisanat telle que je l'emploie dans la suite de mon travail, je cherche à définir les contours de ce terme dans le contexte de ma recherche. Il est important de préciser que mon intention n'est pas de discuter du statut légal d'un artisan ni de retracer l'origine du mot artisanat ou le développement des entreprises au cours de l'histoire mais plutôt d'explorer les éléments théoriques jugés pertinents pour appréhender la signification contemporaine du terme artisanat.

L'Union Européenne de l'Artisanat et des Petites et Moyennes Entreprises (UEAPME), établie en 1979 dans le dessein de défendre les intérêts de l'artisanat et des PME au niveau européen, définit les critères d'identification d'une entreprise artisanale à travers quatre points fondamentaux³ :

- La production et la transformation de biens et services par l'excellence du savoir-faire du dirigeant, l'artisan.
- Le rôle fondamental de l'artisan qui engage sa responsabilité personnelle et maîtrise tout le processus de production.
- L'acquisition, la valorisation du savoir-faire notamment par l'apprentissage.
- L'intégration de l'entreprise dans son territoire au travers de sa responsabilité sociale.

L'artisanat, dépassant son statut de simple pratique économique, s'étend au-delà de la sphère de la production matérielle pour englober un ensemble complexe de significations.

La création de l'artisan peut être définie comme un processus réfléchi et façonné par les mains de ce dernier. Celui-ci entretient une interaction intime avec la matière, la considérant non seulement comme un moyen, mais également comme une source d'inspiration. Partant de cette dernière pour la

3

Jonathan Dezecot, *De l'artisan traditionnel à la marque artisan*, 2019, p.17

transformer, l'artisan adopte alors une attitude distincte envers les matériaux, caractérisée par des incertitudes et hésitations où chaque geste est empreint de réflexion et d'expérimentation.⁴ Ce dialogue constant donne naissance à des habitudes nourissantes, établissant alors un équilibre entre la résolution pratiques des défis et l'identification approfondie des problèmes⁵. L'artisan incarne donc une relation symbiotique entre la pensée créative et l'exécution manuelle, où la tête guide la main et la main informe la pensée.

En utilisant parfois des outils imparfaits ou incomplets, l'artisan mobilise son imagination pour développer des compétences de réparation et d'improvisation.⁶ Chaque coup, chaque ajustement devient une opportunité d'apprentissage. Afin de bien travailler, l'artisan tire donc des leçons de ces expériences au lieu de les contester.⁷ Cette approche embrasse les imperfections apparentes comme des catalyseurs de créativité, guidant l'artisan dans la nécessité de s'adapter et de surmonter les obstacles.

Notre intérêt premier pour la philosophie de l'artisanat repose sur la valorisation du travail manuel. Nous sommes également fascinés par la démarche réfléchie de l'artisan vis-à-vis de la matière, débutant avec cette dernière pour donner forme à sa création. En dernier lieu, notre attention se porte sur l'organisation inhérente à l'artisanat. Allant au-delà de la simple exécution des tâches, l'artisanat englobe une compréhension approfondie du processus dans son ensemble.

Tout comme Sennett, qui envisage chaque individu comme un artisan potentiel, nous croyons que la philosophie sous-jacente

4 Matthew B. Crawford, « Shop Class as Soulcraft, » *The New Atlantis* (2006), n°13, p.12

5 Richard Sennett, *Ce que sait la main*, 2010, p.47

6 Ibid., p.21

7 Ibid.

à l'artisanat peut offrir des leçons précieuses pour élaborer une approche significative.

LA CONDITION HUMAINE

L'un des principe clé au cœur de la philosophie de Simone Weil (1909-1943) est que la façon dont les gens perçoivent le monde, ainsi que leur liberté d'explorer de multiples points de vue par leur imagination, a une influence sur le développement de la réalité. En d'autres termes, l'attention humaine est considérée comme un acteur créatif dans le monde, influençant activement la définition et le développement de la réalité par le biais de la cognition.⁸

Lorsque cette caractéristique est appliquée aux outils et aux matériaux, elle devient une leçon de nécessité.⁹ Le matériau des outils, et non pas n'importe quel matériau, devient le lieu où nous apprenons cette réalité, indépendamment de nos désirs et de nos préoccupations. Ainsi, les outils transcendent le matérialisme ordinaire et deviennent le germe d'une idée : la présence d'un monde objectif en dehors des désirs individuels.

Le monde est bien ce monde qui met une distance pénible à franchir entre tout désir et tout accomplissement, mais il est aussi en même temps tout autre chose.¹⁰

L'action outillée crée donc une collaboration inédite entre la volonté de l'homme, la substance qu'il transforme et l'outil qui sert d'instrument à cette transformation. L'outil, qui est parfois considéré comme un simple instrument, s'avère alors être bien plus qu'un prolongement de la main de l'homme. Il possède son

8 André A. Devaux, « Liberté et nécessité selon Simone Weil », *Revue de théologie et philosophie* (1976), n°1, p. 2

9 François Sigaut, *Comment Homo devint faber*, 2012, pp.138-143

10 Simone Weil, *Liberté et nécessité*, 1980, cité par André A. Devaux, « Liberté et nécessité selon Simone Weil », *Revue de théologie et philosophie* (1976), n°1, p. 2

propre mode de fonctionnement mais manque d'initiative, s'en remettant totalement au désir de l'homme pour être actionné.¹¹

Ainsi, l'homme se trouve dans une position où il doit concilier deux aspects apparemment contradictoires : d'une part, il doit s'engager pleinement dans le maniement de l'outil, et d'autre part, il doit maintenir une vigilance constante sur l'objectif principal de la manipulation. Cette dualité exige de l'agent une gymnastique mentale particulière, où l'attention est partagée de manière équilibrée entre l'outil en tant qu'entité active et l'objectif final de l'action outillée.¹²

Selon François Sigaut, c'est précisément ce «partage de l'attention» qui distingue l'action basée sur l'outil des autres interactions avec le monde. Cet équilibre délicat, donne naissance à la conscience de soi et à une véritable liberté. Cette activité, où chaque mouvement devient une négociation avec les limites matérielles, fait naître la conscience que le monde est un réseau de nécessités. Ainsi, c'est toute l'essence de l'humanité qui se forge dans cette danse entre l'agent, la matière et l'outil.¹³

Leone Battista Alberti (1404-1472), architecte et humaniste italien de la Renaissance, croyait que construire découle principalement de besoins pratiques, une idée partagée par Sigaut dans sa vision de la négociation avec les contraintes matérielles.¹⁴ Leur accord met en avant l'importance persistante de la nécessité dans la création humaine, que ce soit dans la construction selon Alberti ou dans l'utilisation d'outils selon Sigaut.

11 François Sigaut, *Comment Homo devint faber*, 2012, p.132

12 Ibid., pp.132-133

13 Ibid.

14 Edward R. de Zurko, « Alberti's Theory of Form and Function », *The art bulletin* (1957), n° 2, p.142

COMPRÉHENSION DE SOI

À l'ère de l'automatisation croissante et de la virtualisation des tâches, les technologies modernes ont un impact profond sur notre connexion et relation au monde qui nous entoure. Nous vivons aujourd'hui dans une réalité qui participe au détournement de l'attention des expériences sensorielles non médiatisées du monde physique, créant ainsi une dissociation dans notre rapport à la réalité tangible. Ce mal-être contemporain, tel que décrit dans le chapitre précédent, souligne l'importance de rechercher des solutions. Dans ce contexte, le travail manuel peut apparaître comme un moyen pour se reconnecter à soi-même, offrant une échappatoire à la déconnexion induite par la modernité technologique.

La main, au delà de n'être qu'un simple organe du corps, permet de développer un contact avec notre environnement faisant d'elle un outil de compréhension. La coordination entre la pensée, la réflexion de l'esprit et l'action de la main transcende la conscience physique ordinaire créant une forme sophistiquée de relation entre le corps et l'esprit.¹⁵

Le travail manuel qualifié nécessite une immersion dans le monde matériel, favorisant des rencontres à la base des sciences naturelles. Depuis ses débuts, l'artisanat intègre la compréhension des propriétés des matériaux par une observation concentrée et une approche méthodique des problèmes.¹⁶

Lorsque nous nous engageons dans des tâches manuelles, que ce soit la création d'une pièce artisanale, la réparation d'un objet cassé ou la construction de quelque chose de nouveau, nous

15 Juhani Pallasmaa, *La main qui pense*, 2013, pp.21-39

16 Matthew B. Crawford, « Shop Class as Soulcraft, » *The New Atlantis* (2006), n°13, p.12

sommes confrontés à des problèmes pratiques qui ne peuvent pas être résolus simplement par des formules ou des «algorithmes» préétablis.¹⁷ C'est dans ces moments que nous devons faire appel à une connaissance tacite, une compréhension intuitive du matériau avec lequel nous travaillons. En effet, lorsque nous demandons à un artisan comment il doit s'y prendre pour effectuer une opération particulière, il ne peut nous donner une réponse exacte qu'en exécutant lui-même la tâche. Ce n'est qu'en mettant son corps en contact avec la situation qu'il peut offrir une connaissance suffisamment élaborée.

Dans la création comme dans la réparation, on ne peut relever le défi qu'en adaptant la forme de l'outil, en improvisant, en l'utilisant à des usages pour lesquels il n'a pas été fait.¹⁸

Le travail manuel nous pousse donc à développer notre intuition, cette capacité à ressentir et comprendre au-delà des explications logiques. En écoutant les réponses subtiles du matériau sous nos mains, en ajustant notre approche en fonction des nuances qui échappent aux règles strictes, nous cultivons une connexion plus profonde avec notre propre essence. Des auteurs qualifierons cette intelligence «pratique et rusée» sous le nom de la métis.¹⁹

Dans son livre *Shop Class as Soulcraft* (2009), Matthew B. Crawford partage son parcours, passant de travaux intellectuels dans un groupe de réflexion à Washington à la gestion d'un atelier de réparation de motos à Richmond. Il met en lumière son expérience de travail en tant que mécanicien et décrit le jugement nécessaire dans la réparations, comparant cette pratique à la chirurgie, où la décision doit être à la fois technique et réfléchie. L'auteur souligne donc la nature complexe des compétences

17 Ibid., p.13

18 Richard Senett, *Ce que sait la main*, 2010, p.265

19 Didier Schwint, *Savoir artisan de fabrication et détournement du temps*, 2002, pp.33-48.

manuelles, en insistant sur la nécessité d'une compréhension et d'un jugement nuancés qui vont au-delà d'un raisonnement analytique explicite. Aussi, il affirme que posséder une connaissance approfondie ou une expertise dans un domaine spécifique offre la possibilité d'embrasser une carrière tout aussi captivante sur le plan intellectuel et significative que celle d'un professionnel œuvrant dans l'économie de la connaissance.

VALEURS ET PORTÉE SYMBOLIQUE

Mike Rose suggère que les témoignages et les représentations du travail physique se concentrent souvent sur les aspects visibles et tangibles du travail, tels que la force physique et les résultats concrets, plutôt que sur la réflexion intellectuelle nécessaire pour accomplir ces tâches.²⁰

Lorsque nous plongeons dans l'univers de l'artisanat, il devient clair que chaque pièce façonnée n'est pas simplement un objet tangible, mais une manifestation profonde de l'individualité de l'artisan. Le processus créatif devient un voyage intérieur, transformant la matière en un reflet concret de son identité.²¹

The man who works recognizes his own product in the World that has actually been transformed by his work: he recognizes himself in it, he sees in it his own human reality, in it he discovers and reveals to others the objective reality of his humanity, of the originally abstract and purely subjective idea he has of himself.²²

L'acte de création que ce soit la construction d'un bâtiment ou la réparation d'une voiture devient une forme de validation de soi. L'artisanat, dans ce contexte, est soumis au jugement concret de la réalité, où les réussites et les échecs sont évidents et ne

20 Mike Rose, *The Mind at work*, 2004.

21 Richard Senett, *Ce que sait la main*, 2010, p.21

22 Matthew B. Crawford, « Shop Class as Soulcraft, » *The New Atlantis* (2006), n°13, p.9

peuvent être interprétés de manière subjective.²³ En ce sens, l'«artisanat» porte une valeur sociale importante qui réside dans sa visibilité concrète.²⁴

Hannah Arendt (1906-1975), dans son oeuvre *Condition de l'homme moderne* (1958), cherche, selon Paul Ricœur, à identifier les «traits les plus durables de la condition humaine».²⁵ La production de l'«oeuvre» que nous pourrions qualifier d'artisanat ne se limite pas à la simple fabrication, mais crée des objets qui transcendent le quotidien. Ces créations deviennent des artefacts qui établissent une connexion entre l'homme et son environnement, donnant naissance à un monde commun.²⁶

And yet they persist. Shared memories attach to the material souvenirs of our lives, and producing them is a kind of communion, with others and with the future.²⁷

Les objets ne sont alors pas seulement des possessions matérielles; ils incarnent la familiarité du monde, tissant des coutumes et des liens entre les individus. Chaque création est un rappel vivant du contexte social et culturel dans lequel elle a été conçue, préservant ainsi une identité commune. Ces objets persistent dans le temps, attachant des souvenirs partagés aux moments de nos vies, créant ainsi une communion entre le passé, le présent et le futur.

Ainsi, chaque objet artisanal devient une nouvelle pièce de nature, une œuvre qui s'intègre harmonieusement dans le tissu du monde, soulignant la profondeur symbolique et l'impact durable de l'artisanat sur notre compréhension de l'humanité.²⁸

23 Ibid.

24 François Sigaut, *Comment Homo devint faber*, 2012, p.143

25 Michelle-Irène Brudny, « Hannah Arendt 1906-1975 », *Cités* (2004), n°20, p.182

26 Marine Declève, *Atlas Bruxellois de la communauté : l'oeuvre artisanale dans l'espace urbain*, 2002, pp.34-35

27 Matthew B. Crawford, « Shop Class as Soulcraft, » *The New Atlantis* (2006), n°13, p.9

28 Marine Declève, *Atlas Bruxellois de la communauté : l'oeuvre artisanale dans l'espace urbain*, 2002, p.35

CRÉATIVITÉ VS. CONSOMMATION

Il est important d'examiner comment notre culture de la consommation affecte notre relation avec les biens matériels à une époque où celle-ci contrôle nos comportements d'achat. Selon le philosophe Sebastien Marot, nous faisons face à une situation critique, engendrée par l'intensification du consumérisme et le manque d'éthique observé chez les producteurs et les distributeurs.²⁹ À l'ère des produits manufacturés et des solutions «rapides», l'art de fabriquer, de réparer et d'entretenir les choses soi-même et à la main peut parfois sembler avoir disparu. Cependant, il devient de plus en plus pertinent d'envisager que le travail manuel pourrait être plus qu'une simple idée nostalgique. Cette entreprise pourrait être considérée comme une réaction délibérée et significative face à une économie de gaspillage et d'achat excessif permettant de transformer notre existence vers plus de sens et d'épanouissement.

Dans un contexte qui encourage la quête incessante de nouveauté, l'acte de création peut se présenter comme une alternative où le plaisir pourrait alors découler, non pas de l'action d'acquérir, mais de la satisfaction issue de l'action de «faire», que ce soit dans la réalisation d'une installation électrique, la fabrication d'un meuble ou toute autre entreprise.³⁰

« At that time I had no immediate prospect of becoming a father, yet I imagined a child who would form indelible impressions of this table and know that it was his father's work. I imagined the table fading into the background of a future life, the defects in its execution as well as inevitable stains and scars becoming a surface textured enough that memory and sentiment might cling to it, in unnoticed accretions.»³¹

29 Sébastien Marot, *Taking the country's side : agriculture and architecture*, 2019, p.3

30 Matthew B. Crawford, « Shop Class as Soulcraft, » *The New Atlantis* (2006), n°13, p.9

31 *ibid.*

En adhérant aux principes de Richard Sennett, lorsque nous investissons notre énergie dans la création, une fierté pour le travail accompli émerge et le plaisir proviendrait alors du fait de faire quelque chose pour sa satisfaction intrinsèque.³²

Aussi, comme nous l'avons vu plus tôt, le créateur étant acteur dans la narration de la production, l'objet acquiert une signification symbolique qui lui confère une valeur plus profonde créant ainsi un lien distinct avec la réalisation finale. Cette approche diffère notablement de celle du consommateur qui, tentant de soulager son anxiété, a tendance à accumuler continuellement de nouveaux objets, car la satisfaction initiale de ses acquisitions précédentes s'atténue rapidement.³³ Ainsi, le créateur, fier et affectueux envers ses créations qu'il considère comme des manifestations concrètes de son travail antérieur, est davantage attaché au présent et montre une propension à en prendre soin.³⁴

De plus, le plaisir associé à la «réussite» lors de l'acte de création peut être considérablement amplifié par la dynamique sociale découlant de la collaboration et du partage du travail accompli.³⁵ Si l'expérience n'est pas vécue en solitaire mais partagée avec d'autres, alors le plaisir de la réussite pourrait connaître une augmentation significative, créant ainsi une source additionnelle de satisfaction dans une connexion sociale.

Selon Matthew B. Crawford, une compréhension approfondie du processus de production, ou la capacité de réfléchir de manière critique sur les biens matériels, confère une certaine indépendance vis-à-vis des manipulations du marketing,

32 Richard Sennett, *Ce que sait la main*, 2010, p.20

33 Burkhard Bierhoff, *Fromm's critique of consumerism and its impact of education*, 2018, p. 239

34 Matthew B. Crawford, « Shop Class as Soulcraft, » *The New Atlantis* (2006), n°13, p.9

35 François Sigaut, *Comment Homo devint faber*, 2012, p.143

détournant fréquemment l'attention de ce qui fait la véritable nature des objets vers un récit façonné par des associations qui amplifient les différences mineures entre les marques. Le créateur, étant ainsi plus pragmatique car plus sensible «à la bonne ou mauvaise manière de faire», est moins enclin à avoir des attentes démesurées.³⁶ L'acte de créer nous aide à comprendre qui profite de notre consommation, car l'artisanat est étroitement lié à la quête de savoir, à la connaissance du produit ainsi qu'à l'impact de sa production, entre autres aspects. En comparaison avec le consommateur «idéal», cette réalité accorderait alors une plus grande autonomie.³⁷

Et si l'émancipation de la culture de consommation ne dépendait que du choix libre des individus de privilégier des besoins répondant à leur créativité, les libérant ainsi de cette course effrénée de la consommation ?

POSSÉDER LE PROCESSUS DE PRODUCTION

Comme décrit dans le chapitre : « *Causes* », nous avons analysé les perturbations provoquées par les phénomènes de la mondialisation et de l'hyperspécialisation, révélant une réalité où le travailleur semble s'éloigner de plus en plus d'un métier ayant une signification pour être réduit à un travail d'abstraction. La perte de sens qui en résulte soulève des questions profondes sur la nature même de notre engagement professionnel. Cette perspective trouve écho dans les idées d'André Gorz, qui souligne :

Travailler n'est pas produire seulement des richesses économiques ; c'est toujours aussi une manière de se produire.³⁸

36 Matthew B. Crawford, *Shop class as soulcraft*, 2009, p.199

37 Matthew B. Crawford, « Shop Class as Soulcraft, » *The New Atlantis* (2006), n°13, p.10

38 André Gorz, *Métamorphoses du travail*, 1988, p.134

Gorz met en avant l'idée qu'un métier complet permet la maîtrise d'un produit complet, offrant ainsi une unité entre la «culture technique» et la «culture du quotidien».³⁹ À cet égard, la tendance actuelle vers des emplois aliénés et fonctionnels, éloignés de la maîtrise du produit, souligne la nécessité d'explorer des approches prônant une maîtrise de la trajectoire de notre vie professionnelle pour augmenter notre autonomie.

L'idée principale est qu'une approche « artisanale » pourrait donc être une piste pour rétablir une connexion et redéfinir notre rapport à notre activité professionnelle pour lui donner davantage de sens. La remise en question du statu quo du salariat ouvre la voie à la création d'entreprises offrant ainsi au(x) créateur(s) la possibilité de suivre l'intégralité du processus de production et également de puiser une satisfaction dans la diversité des tâches à accomplir.

Tout comme l'artisan trouve une satisfaction dans la création et dans le travail bien fait, celui qui adopte l'approche que nous avons définie comme «artisanale» peut tirer une expérience plus significative en comprenant les nuances du métier, en façonnant consciemment chaque élément du processus et en s'engageant activement dans la réalisation de son projet. L'individu n'est alors pas simplement un exécutant d'instructions mais un acteur qui comprend et façonne son activité, impliqué émotionnellement dans le processus créatif. La conception n'est alors plus dissociée de la production comme le prône le taylorisme.⁴⁰

De plus, l'orientation vers une entreprise locale offre une réponse à une autre forme de frustration : le malaise lié à la distribution opaque et à l'éloignement du client final dans les métiers centrés sur la manipulation d'abstractions. En effet, il devient apparent

39 Ibid., pp.134-135

40 François Sigaut, *Comment Homo devint faber*, 2012, p.158

que l'activité de cette entreprise, en raison de sa taille et de son lien direct avec son environnement, peut avoir un impact mesurable et immédiat sur celui-ci.⁴¹ Le client, qui était autrefois un voisin et un visage familier, redevient identifiable et proche, rompant avec l'anonymat du consommateur archétype qui a remplacé cette proximité et cette familiarité.⁴² C'est dans son livre, *La révolte des premiers de la classe* (2017), que l'écrivain Laurent Cassely suit le parcours de différents individus en quête de sens. Il observe, à travers des interviews, les changements positifs qui ont lieu pour différents individus suite à la décision d'une reconversion dans des métiers manuels mais aussi dans la création de petites entreprises.

Il est important de souligner que cette approche ne préconise pas uniquement le statut de «freelance» ou «d'indépendant», mais propose plutôt la création d'alliances. En effet, il s'agit de reconnaître l'aspect social inhérent à cette démarche, car elle nécessite la collaboration et l'association avec d'autres individus pour échanger et pour apprendre mais aussi tirer plaisir de ces interactions.⁴³

Ensuite, pour que cette approche puisse être mise en place, un cadre se révèle d'une importance cruciale. Elle souligne inévitablement la question de l'échelle de l'entreprise et de la proximité, c'est à dire de la relation qu'elle entretient avec son environnement immédiat, afin d'éviter la fragmentation du processus. En effet, pour instaurer une démarche cohérente, il est essentiel de maintenir une dimension réduite, favorisant ainsi le rapprochement tant dans les interactions que dans la gestion des activités.

41 *ibid.*, pp. 112-115

42 *ibid.*, p.51

43 Matthew B. Crawford, « Shop Class as Soulcraft, » *The New Atlantis* (2006), n°13, p.14

Notons enfin, que cette réflexion sur notre vie professionnelle soulève inévitablement des interrogations cruciales sur la nature de ce que nous allons «produire». Elle nous amène à considérer la nécessité de préconiser l'autolimitation des besoins superflus.⁴⁴ En effet, au cœur de cette démarche émerge la conscience que la surconsommation, associée à des besoins non essentiels, contribue à l'érosion du sens.

Le projet d'écologie radicale du philosophe américain Murray Bookchin (1921-2006) se fonde sur la nécessité de transformer la consommation. Sa position plaide en faveur d'une société non dominatrice, où l'«abondance» serait définie par des choix judicieux et réfléchis, plutôt que par la surconsommation.⁴⁵ Cela nécessite un changement dans le mode de production, passant d'une orientation basée sur les désirs façonnés par la culture et la société, souvent confondus avec des besoins, à une approche centrée sur la véritable nécessité, c'est-à-dire sur ce qui est fondamental. Dès lors, cette remise en question se limite-t-elle uniquement au mode de production ou s'étend-elle à la nature de notre production ?

PERSPECTIVES SUR L'ARTISANAT

Dans une société marquée par la quête incessante de croissance, entraînant une perte de repères pour les individus et la planète, l'artisanat émerge comme une alternative significative dans le fonctionnement et la cohabitation des entreprises. En redéfinissant la production non pas selon une dynamique de croissance et d'accumulation, mais autour de la fourniture de biens primordiaux pour un usage plutôt que pour le profit, l'artisanat offre une approche où la qualité prime sur la quantité.

44 Serge Latouche, *Les précurseurs de la décroissance : une anthologie*, 2016, p.171.

45 Murray Bookchin : *pour une écologie sociale et radicale*, 2014, p.21

Dans cette perspective les entreprises adoptent une dimension plus restreinte et circonscrite à la réalisation de leur projet initial, sans chercher une expansion continue. L'idée n'est pas de s'étendre pour croître, mais plutôt de maintenir une échelle de production en harmonie avec des objectifs plus durables. Chaque entité est alors concentrée sur la création de biens de qualité plutôt que sur une concurrence effrénée pour l'expansion.⁴⁶ L'accent est alors mis sur la pertinence, la durabilité, et la satisfaction des besoins essentiels plutôt que sur la course sans fin vers la croissance économique.

De plus, si une entreprise n'a pas besoin de croître, nous pourrions émettre l'hypothèse qu'elle ne devrait pas avoir à remplacer les «artisans» par des machines. Puisque il n'y a pas de compétition pour se partager des parts de marché, une automatisation pour garantir un rendement supérieur de la production n'est donc plus nécessaire. Dans cette optique, l'entreprise favorise la main-d'œuvre au détriment du capital, met en avant la primauté de la qualité du produit et, suivant la perspective d'Ivan Illich sur les outils non conviviaux, se méfie envers les instruments qui pourraient assujettir la production.

Les fondateurs du mouvement Arts & Crafts ont été parmi les premiers grands critiques de la révolution industrielle. Désenchantés par l'orientation impersonnelle et mécanisée de la société du XIXe siècle, ils ont cherché à revenir à un mode de vie plus simple et plus satisfaisant. Apparu au Royaume-Uni, ce mouvement a cherché à révolutionner les méthodes de production en privilégiant des approches plus artisanales. Cependant, cette initiative a rencontré d'importants défis à mesure que la demande s'est accrue.⁴⁷ Les objets fabriqués

46 G. D'Alisa, D. Federico, K. Giorgos, *Décroissance : Vocabulaire pour une nouvelle ère*, 2015, p.43

47 Robert W. Winter, *The Arts and Crafts as a social movement*, 1975, p.36

de manière artisanale sont souvent trop coûteux pour une part considérable de la population par rapport aux alternatives industrielles. Cette réalité soulève donc des questions profondes sur le conflit entre la qualité artisanale et son accessibilité économique non réservée uniquement à une élite.

Bien que ma proposition développée dans cette partie puisse alors sembler simpliste elle constitue le point de départ d'une exploration approfondie de la mise en application de réflexions menées dans ce chapitre. L'objectif n'est pas seulement de considérer l'artisanat comme uniquement une alternative à la consommation, mais plutôt comme une modèle remettant en question nos habitudes consuméristes. Cette réflexion stimule des potentielles discussions sur la manière dont nous attribuons la valeur au travail, notre rapport à ce dernier, sa conception et prône ainsi plus une attitude qu'une réponse finie.

Cependant, une concrétisation immédiate de notre proposition peut donc sembler difficile dans le paysage actuel, elle propose plutôt de redécouvrir d'autres dimensions de l'activité humaine, en premier lieu la dimensions relationnelle.⁴⁸ Parallèlement, un changement significatif s'opère dans le monde du travail. Selon Alain Ehrenberg, le renouvellement du sens de la valeur travail se réalise par «une entreprenarisation des comportements salariaux à tous les étages de la hiérarchie des firmes». Le nouveau paradigme productif exigerait aujourd'hui du travailleur, devenu acteur sujet, implication, autonomie, initiative individuelle, coopération et polyvalence.⁴⁹

48 G. D'Alisa, D. Federico, K. Giorgos, *Décroissance : Vocabulaire pour une nouvelle ère*, 2015, p.61

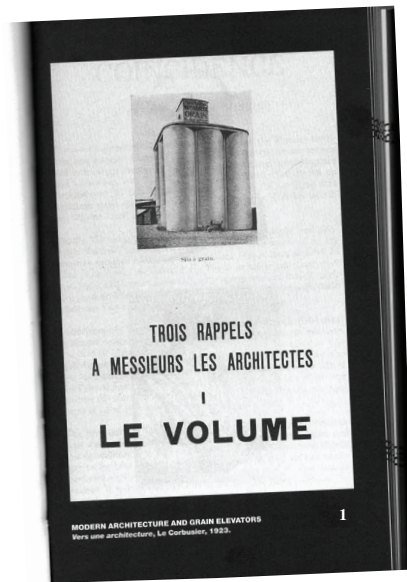
49 Alban Goguel d'Allondans, « Les métamorphoses du travail », *Innovations* (2005), n°22, p.17

Pour approfondir ma réflexion, j'ai mis en avant précédemment les avantages essentiels du travail manuel pour renouer avec une connexion profonde avec soi-même. Il est à noter que le travail manuel a été relégué à un plan secondaire, éclipsé par des professions davantage axées sur l'intellect.⁵⁰ Toutefois, le travail manuel offre la possibilité de développer une perspective critique envers notre société de consommation.

Face à ces constats, émerge une proposition significative : restaurer la valeur du travail manuel en mettant en lumière les avantages qu'il peut apporter tant au niveau de la connexion avec soi-même que dans les relations avec autrui. Concrètement, cela suggère de promouvoir davantage le travail manuel au sein des établissements scolaires et d'instaurer une accessibilité généralisée à des espaces favorables à la créativité.

50 Matthew B. Crawford, « Shop Class as Soulcraft, » *The New Atlantis* (2006), n°13, p.7-8

ARCHITECTURE



1. Sébastien Marot, *Taking the country's side : Agriculture and architecture*, 2019, p.23

PORTRAIT CONTEMPORAIN

Après avoir esquissé les contours du paysage contemporain, il devient, selon moi, impératif d'adopter un regard critique sur la position de l'architecture au sein de cette réalité complexe. En examinant les dynamiques discutées précédemment, se pose naturellement la question de la nature de la contribution de l'architecture dans ce contexte de croissance.

Selon le Dictionnaire de la langue française *Le Robert* (2004) l'architecture est définie comme : l'art de construire des édifices. L'architecte, quant à lui, est défini comme un « bâtisseur » ou un « constructeur ».¹ Cette définition traditionnelle mérite alors d'être confrontée aux défis actuels. En effet, l'essor de la construction, dans une logique de développement, se révèle aujourd'hui être l'une des sources significatives de dégradation environnementale.

L'économie se découpe en divers secteurs : le primaire, consacré à l'extraction et à l'exploitation des matières premières ; le secondaire, dédié à leur transformation ; enfin, le tertiaire, englobant l'industrie des services. L'architecture, souvent considérée comme relevant du secteur tertiaire en raison de sa nature de service, se situe néanmoins à la croisée des secteurs. Elle s'inscrit formellement dans le primaire, car une part significative des matières premières extraites, environ la moitié, est dédiée à la construction.² Elle est par la suite aussi liée au secteur secondaire, en particulier en ce qui concerne la transformation des matériaux.

Cette relation étroite entre l'architecture et l'industrie de la construction ne peut être ignorée. Elle met en évidence que

1 Dictionnaire de la langue française, Le Robert, 2004, p.86

2 Vincent Liegey, Isabelle Brokman, *Décroissance*, 2021

l'architecture n'est pas une discipline isolée, mais plutôt une composante essentielle d'une chaîne d'activités économiques. De manière significative, cela révèle que l'architecture demeure principalement au service d'une industrie qui contribue à hauteur de 38 % des émissions mondiales de carbone.³

Ensuite, en approfondissant notre réflexion sur la quête de croissance, il devient impératif de nous interroger sur la possible réduction actuelle de l'architecture à un instrument au service des gains financiers du secteur immobilier, transformant ainsi l'objet architectural en un élément premièrement spéculatif. Cette réflexion trouve écho dans le constat selon lequel les architectes, en charge de concevoir l'environnement bâti, ont parfois perdu conscience de leur statut au sein d'une force de travail.⁴ Il semble qu'ils aient oublié leur propre implication dans le processus, percevant plutôt «le design» comme quelque chose de distinct des réalités du travail et de l'économie politique. Cette dissociation peut influencer la manière dont l'architecture est abordée, posant des questions sur la nature même de la profession et son rôle dans les dynamiques économiques contemporaines.⁵

Dans son ouvrage, *Architecture and Labor*, Peggy Deamer soutient que l'éradication délibérée par l'architecture de tout discours sur la relation entre le travail de conception et celui de construction, ainsi que tout discours sur l'architecture en tant que type de travail en soi, n'est pas un hasard.

Cette omission est intentionnelle dans le contexte de la logique capitaliste, où éliminer la conscience du travail de la pensée

3 Philipp Dräger, Peter Letmathe, « Value losses and environmental impacts in the construction industry – Tradeoffs or correlates », *Journal of Cleaner Production* (2022), Vol. 336.

4 Peggy Dreamer, *Architecture and Labor*, 2020, p.53

5 Ibid.

architecturale signifie l'absence de revendications organisées sur la répartition des profits. Cette perte de conscience découle des évolutions historiques du capitalisme, marquées par le passage d'une préoccupation pour la production à une préoccupation pour la consommation.⁶

Dans son quatrième chapitre, *Architectural production and consumption*, Dreamer effectue un examen historique et explore les changements et leur impact sur la perception que l'architecture a d'elle-même et attire l'attention sur le déclin de l'intérêt pour la notion de travail en général et pour l'architecture en particulier. Elle explique comment l'architecture maintient son rôle idéologique dans une économie en mutation, souvent sans réaliser que sa performance transcende les changements de «goût» et de «style» dans son propre domaine.⁷

Selon l'auteure, le néolibéralisme « post-2008 » a entraîné un changement majeur dans l'économie, passant d'une focalisation sur l'innovation et la connaissance à une priorité accordée à l'immobilier. En effet, la crise financière de 2008 a recentré le capitalisme sur l'immobilier, créant une nouvelle orientation économique appelée «financial, insurance, and real estate» , où l'accent est mis sur la valeur immobilière en tant qu'opportunités d'investissement plutôt que sur les besoins d'occupation réelle des bâtiments.⁸

L'observation effectuée souligne l'impératif de discuter le rôle de l'architecte dans la société contemporaine. Il semble essentiel de chercher à instaurer une perspective holistique de l'architecture, prenant en compte ses aspects économiques, sociaux et environnementaux.

6 Ibid., p.53-54

7 Ibid.

8 Ibid., p.60

TRANSPOSITION

Pour Richard Sennett, sociologue renommé pour ses études de critique sociale, le dessin à la main est plus qu'une simple représentation graphique. C'est une activité créative qui va au-delà de la matérialité de la page. Selon lui, le dessin architectural offre des avantages uniques, stimulant l'esprit et forgeant une relation profonde entre le concepteur et son projet. Un architecte plonge dans un acte méditatif qui dépasse la simple visualisation lorsqu'il dessine à la main.⁹

En conséquence, le dessin devient un outil de connaissance approfondie du terrain. Il permet de graver mentalement les lignes, les contours et les détails du site. Selon Sennett, cette familiarité intime avec le lieu est une expérience qui disparaît lorsque le dessin est transféré sur un écran d'ordinateur. En redessinant de multiples fois, l'architecte apprend à connaître le terrain et développe une mémoire visuelle et sensorielle qui échappe à la technologie.¹⁰

L'architecte Renzo Piano, cité par Sennett, souligne la circularité entre le dessin et la construction.¹¹ Le processus du crayon sur le papier, de l'esquisse au modèle, puis à la réalité sur le terrain, crée une interaction dynamique entre l'idée initiale et sa matérialisation. Cette approche circulaire est source d'inspiration et de réflexion continue.¹²

Dans la suite de son travail, Sennett présente une analyse. Selon lui, l'essor de la conception assistée par ordinateur (CAO) a entraîné des changements importants dans la pratique

9 Richard Sennett, *Ce que sait la main*, 2010, p.59

10 Ibid.

11 Ibid.

12 Ibid., p.60

architecturale, suscitant à la fois fascination et inquiétude. Bien que la CAO présente des avantages indéniables tels que la rapidité de modélisation et la capacité de visualiser des structures sous divers angles, elle présente également des risques importants.¹³

En effet, lorsqu'elle remplace le dessin manuel, elle risque de devenir un outil encombrant en éliminant la conscience du poids de chaque action. L'introduction de la fonction «undo» ou commande d'effacement peut rendre chaque décision moins significative, offrant une souplesse excessive qui peut diminuer la réflexion profonde induite par le dessin à la main.¹⁴

Le véritable défi, souligne Sennett, réside dans la déconnexion entre la tête et la main, où la pensée est dissociée de l'action. La CAO, en tant que pratique désincarnée du dessin, peut priver l'architecte de l'expérience tactile, sensorielle et relationnelle qui découle du dessin manuel.¹⁵ Penser comme un artisan, c'est reconnaître l'importance de l'interaction directe avec le «matériau», que nous entendons ici comme le contexte dans lequel le projet doit s'inscrire.

Au-delà du simple environnement naturel immédiat, il faut reconnaître l'influence significative de l'environnement social et politique. Il devient alors essentiel d'intégrer ces éléments dès la conception du projet pour appréhender la réalité dans son ensemble. Cette approche vise à éviter de se confiner en tant qu'architecte dans une position de planificateur imposant une vision préconçue détachée du contexte.

En engageant un dialogue ou une participation active des parties prenantes, le projet s'enrichit d'une dimension plus riche et

13 Ibid., p.64

14 Ibid.

15 Ibid.

significative et permet donc de saisir correctement la «matière» avec laquelle nous travaillons. Notons que dans ce contexte, le dessin peut alors se positionner comme un médiateur capable d'influencer et d'être influencé par des aspects culturels, sociaux et politiques.¹⁶

Des initiatives telles que celles de l'atelier OLGa, situé à Lausanne en Suisse, offrent une perspective intéressante. En mettant en œuvre des actions concrètes et collectives dans l'espace public, l'atelier s'engage dans des projets qui répondent aux enjeux du quotidien tout en utilisant l'expérimentation comme un outil pour la planification urbaine. Un exemple notable est la construction de mobilier urbain et la peinture au sol à Benteliweg (BE).¹⁷

Par la suite, dans l'optique d'intégrer les réflexions élaborées dans le chapitre « *Artisanat* », il est pertinent de remettre en question l'étendue du processus de production dans le domaine de l'architecture. Au-delà de la conception initiale du projet, ne devrait-il pas y avoir une composante de «maintenance» ou de «d'adaptation» une fois que le projet est réalisé pour accompagner l'appropriation des espaces ? Cette interrogation revêt une importance particulière en raison de la nature sociale et culturelle inhérente à l'acte de construction. Elle transcende la simple transformation physique des espaces, exerçant également une influence sur les dynamiques humaines et notre mode de vie.

Ainsi, la culture du bâti ne se limite pas aux seules formes architecturales, mais englobe tous les aspects de la vie qui y sont associés. Elle se manifeste à travers l'ensemble des processus d'aménagement et de construction, touchant aussi bien les

16 Fanny Léglise et Bas Primeen, «Collectifs et singuliers.» *Architecture d'aujourd'hui*, n° 392 (2012), p.56

17 « Projets et chantiers des professionnels du bâtiment », *Construction & Bâtiment* (2023), n°2, p.80

détails artisanaux que les projets d'aménagement du territoire, à toutes les échelles.¹⁸

L'association Ville en tête, établie à Lausanne en Suisse et fondée en 2015, s'engage résolument dans une approche démocratique envers les espaces urbains. Elle démontre son engagement en sensibilisant le public aux enjeux des espaces urbains et en encourageant leur appropriation. À travers des actions concrètes, elle favorise la transmission des connaissances et crée les conditions d'un dialogue constructif entre divers acteurs tels que les habitants de tous âges, les professionnels et les politiciens. L'association vise ainsi à fournir à chacun les outils nécessaires pour participer de manière éclairée et proactive aux débats publics concernant l'espace urbain.¹⁹

Ensuite, en explorant la question l'appropriation dans le temps des projets architecturaux, il devient évident qu'ils sont susceptibles de subir des modifications significatives «post-construction». Bien au-delà de maintenir simplement un dialogue avec les habitants, cela soulève des interrogations profondes quant à la nature intrinsèque des projets. Les défis actuels, tels que les changements climatiques, l'évolution rapide de la société appellent à une adaptabilité essentielle.

Rem Koolhaas, architecte et théoricien, dans sa perspective, met en avant l'idée que les bâtiments doivent être conçus avec une flexibilité permettant d'accueillir une variété d'activités. Elle ne touche pas uniquement à l'espace, mais s'étend également au temps, avec une incertitude extrême liée à la volatilité des programmes et aux changements de propriétaires au fil du temps.²⁰

18 Ibid.

19 «Page d'accueil de l'association Ville en Tête», *Ville en Tête*, [<https://www.ville-en-tete.ch/association>], (Janvier 2024).

20 « L'architecte et la ville : à plusieurs voix sur Rem Koolhaas », *Mouvements* (2005), n°39-40, p.184

Le concept «Junkspace», de Koolhaas caractérise ces environnements urbains où l'accélération des pratiques et leur renouvellement constant imposent une légèreté structurelle, des ambiguïtés spatiales et une spécialisation éphémère, tous inhérents à la précarité des modes de vie et à la flexibilité. Face à ces réalités, la conception architecturale semble aussi devoir s'adapter pour répondre à la complexité et à la dynamique des espaces contemporains.²¹

Le collectif GRAU, Fondé en 2010 à Paris, incarne une approche novatrice face aux défis de la conception architecturale contemporaine. Ce groupe adopte une vision évolutive, tant dans la composition de ses membres que dans sa philosophie. L'intention du collectif est de maintenir une ouverture maximale dans leurs approches.²²

En effet, le collectif propose des alternatives aux approches conventionnelles en introduisant le concept de «design du mi-chemin». Cette approche ne vise pas à tout contrôler, mais plutôt à favoriser une plus grande ouverture et une meilleure appréhension du projet. Aussi elle ne se traduit pas par une conception approximative, mais plutôt par un changement de perspective. Ce design permet de mettre en lumière les qualités d'espace et d'ambiance tout en résolvant des problèmes spécifiques, tout en élargissant la perspective du contexte particulier vers une vision plus globale.²³

Dans un contexte en constante évolution, comment aborder le processus de conception d'un projet architectural ?

21 Ibid.

22 Fanny Légise et Bas Primeen, «Collectifs et singuliers,» *Architecture d'aujourd'hui*, n° 392 (2012), p.56

23 Ibid., p.59

Cette interrogation souligne l'importance non seulement de définir de nouveaux «outils», mais également de maintenir une interaction continue avec les utilisateurs et l'environnement.

Dès lors, comment repenser le rôle de l'architecte au-delà de la phase initiale de conception, en intégrant une responsabilité durable dans le suivi et l'ajustement des projets afin de garantir leur pertinence à long terme ?

REFLEXIONS

Dans l'éventualité d'une redéfinition globale de la dynamique de notre société, écartant l'obsession de la croissance perpétuelle, émerge la nécessité d'une réflexion approfondie sur la pertinence de construire.²⁴ Une société adoptant une approche plus réfléchie et équilibrée encourage une considération approfondie des besoins réels, de la durabilité et de la responsabilité sociale et environnementale. Cette proposition exerce une influence inévitable sur notre discipline architecturale.

Dans ce contexte, le rôle de l'architecte pourrait évoluer vers celui d'un «gardien des lieux», se focalisant sur l'amélioration continue des espaces existants et la préservation de l'environnement. Les architectes pourraient se voir confier la supervision d'une section du territoire, redistribuant ainsi les responsabilités au sein de la profession. Libérés de la nécessité constante d'accumuler des projets pour assurer leur survie économique, ils pourraient consacrer un temps précieux à cultiver une approche attentive et durable, comme décrit précédemment.

Face à cette perspective, comment agir concrètement dès maintenant pour influencer le changement dans notre société ?

24

Charlotte Malterre-Barthes, *A moratorium on new construction*, 2024

I refer to the view that we have no alternatives to the models of corporate capitalism, social democratic or Soviet socialism, or technocratic «fascism with a smiling face.» The popularity of this view is largely due to the fact that little effort has been made to study the feasibility of entirely new social models and to experiment with them. Indeed, as long as the problems of social reconstruction will not, even if only partly, take the place of the preoccupation of our best minds with science and technique, the imagination will be lacking to visualize new and realistic alternatives.

En s'appropriant l'idée des scénarios d'Erich Fromm les architectes pourraient-ils jouer un rôle crucial en proposant des visions réalistes de «futurs possibles» ? Requérant une imagination considérable pour envisager de nouvelles alternatives, la question centrale qui se pose est celle du lieu idéal pour aborder ces questions essentielles : l'académie ou le domaine professionnel.

COMMENTAIRES FINAUX

Ce travail nous convie à une profonde introspection concernant notre modèle de société, nous invitant à revisiter en profondeur nos valeurs fondamentales. Il met en évidence les répercussions environnementales et humaines de notre mode de vie, suscitant ainsi une remise en question de notre relation au monde en tant qu'individu. L'exploration de l'artisanat, présentée comme une source riche en éléments pertinents, offre un cadre propice à l'ébauche d'un avenir plus équilibré. Elle préconise une approche critique envers la réalité contemporaine, appelant à une conscience accrue des dynamiques professionnelles, de la nature de nos productions, et des destinataires de celles-ci. Les principes liés à l'artisanat fournissent ainsi une base solide pour élaborer une approche applicable à divers domaines.

L'appel à ralentir et à observer les dynamiques actuelles vise à faciliter une réévaluation authentique des besoins et des valeurs, afin d'éviter de perpétuer un modèle destructif. La redéfinition des besoins, tant au niveau individuel qu'en tant qu'architecte, se présente comme une nécessité impérieuse pour donner un sens véritable à notre existence. La proposition de retourner à une échelle plus humaine, fondée sur des liens et des interactions, s'oppose à des échelles difficiles à concevoir mentalement. Observer, être critique et créatif, à l'image d'un artisan, devient ainsi essentiel. Il s'agit donc d'abord de questionner la destination, puis de travailler avec la «matière» présente.

À la conclusion de ce travail, une nouvelle réflexion émerge concernant le terme «travail». Au fil de notre exploration, nous avons examiné comment le travail pourrait devenir une extension créative de notre identité, apportant ainsi davantage de sens à notre existence. Cependant, une question persiste quant à la nécessité de nous définir entièrement à travers notre activité.

Les idées d'André Gorz, en particulier son plaidoyer pour la découverte de soi dans le «temps libre», mettent en lumière un changement de paradigme dans la définition du travail. Elles suggèrent des voies d'évolution vers des perspectives plus enrichissantes et humaines, ouvrant ainsi la porte à une redéfinition plus profonde de notre relation au travail et à notre identité.¹

1 Jean Zin, «André Gorz, la richesse du possible», *Multitudes* (2007), n°31, p.174

BIBLIOGRAPHIE

Livres :

Alberti, Leon Battista. *On the Art of Building in Ten Books*. Translated by Joseph Rykwert, with Neil Leach and Robert Tavernor, The MIT Press, 1991.

Baker, Dean, Gerald Epstein, and Robert Pollin, eds. *Globalization and Progressive Economic Policy*. Cambridge UP, 1998.

Bayon, Denis, Fabrice Flipo, et François Schneider. *La décroissance: Dix questions pour comprendre et débattre*. La Découverte, 2012.

Bookchin, Murray. *Pour une écologie sociale et radicale*, présenté par Vincent Gerber et Floréal Roméro. Le Passager Clandestin, 2014.

Cassely, Jean-Laurent. *La révolte des premiers de la classe*. Arkhê éditions, mai 2017.

Crawford, Matthew B. *Shop Class as Soulcraft: An Inquiry Into the Value of Work*. The Penguin Press, 2009.

D'Alisa, Giacomo, Federico Demaria, et Giorgos Kallis. *Décroissance. Vocabulaire pour une nouvelle ère*. Le passager clandestin, 2015.

Dreamer, Peggy. *Architecture and Labor*. Routledge, 2020.

Fromm, Erich. *To Have or to Be?* Continuum, 2008.

Gorz, André. *Métamorphoses du travail: Critique de la raison économique*. Galimard, 1988.

Illich, Ivan. *La convivialité*, Édition du Seuil, 1971.

Le Robert Brio: *Analyse comparative des mots*. Le Robert, 2004

Malterre-Barthes, Charlotte. *A Moratorium on New Construction*. Sternberg Press, 2024.

Marcuse, Herbert. *L'homme unidimensionnel : Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*. Les Éditions de Minuit, 1968.

Marot, Sébastien. *Taking the Country's Side: Agriculture and Architecture*. Lisbon Architecture Triennale, 2019

Méral, Philippe, et Denis Pesche. *Les services écosystémiques. Repenser les relations nature et société*. Éditions Quæ, 2016

Pallasmaa, Juhani. *La main qui pense*. Actes Sud Editions, 2013.

Rebetez, Martine. *La Suisse se réchauffe*. Presses Polytechniques Romandes, 2022.

Rosa, Hartmut. *Accélération. Une critique sociale du temps*. La Découverte, 2013.

Rose, Mike. *The Mind at Work: Valuing the Intelligence of the American Worker*. Viking, 2004.

Sennett, Richard. *Ce que sait la main*. Albin Michel, 2010.

Sigaut, François. *Comment Homo devint faber*. Biblis, Le passé recomposé, 2012.

Latouche, Serge. *Les précurseurs de la décroissance: Une anthologie*. Le Passager Clandestin, 2016.

Thèses

Dezecot, Jonathan. «De l'artisan traditionnel à la marque artisan : perceptions et réactions cognitives, affectives et comportementales du consommateur à l'égard de l'artisan.» Thèse de doctorat, Le Mans Université, 2019.

Schepper-Valiquette, Bertrand. «Le concept de décroissance économique chez Serge Latouche: une résistance au capitalisme.» Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, 2014.

Articles

Bauer, Otto. « L'accumulation du capital », *Cahiers d'économie Politique*, vol. 51, no. 2, 2006, pp. 287-309.

Bierhoff, Burkhard. «Fromm's Critique of Consumerism and Its Impact on Education.» *Towards a Human Science: The Relevance of Erich Fromm for Today*, édité par R. Funk et N. McLaughlin, Psychosozial-Verlag, 2015, pp. 233-250.

Bockman, Johanna. «Neoliberalism.» *Contexts*, vol. 12, no. 3, 2013, pp. 14-15.

Bonneau, Cécile. « Les limites planétaires », *Regards croisés sur l'économie*, vol. 26, no. 1, 2020, pp. 41-46.

Chaudet, Bruno. « Apports et limites des notions de machine, de mégamachine et de rationalité dans la description des formes organisationnelles », *Approches Théoriques en Information-Communication (ATIC)*, vol. 3, no. 2, 2021, pp. 97-108.

Cornilleau, Gérard. « Croissance économique et bien-être », *Revue de l'OFCE*, vol. no. 96, no. 1, 2006, pp. 11-34.

Crawford, Matthew B. «Shop Class as Soulcraft.» *The New Atlantis*, no. 13, summer 2006. pp. 7-24

de Zurko, Edward R. «Alberti's Theory of Form and Function.» *The Art Bulletin*, vol. 39, no. 2, 1957, pp. 142-145.

Devaux, André-A. «Liberté et nécessité selon Simone Weil.» *Revue de Théologie et de Philosophie*, vol. 26, no. 1, 1976, pp. 1-11.

Dräger, Philipp, et Peter Letmathe. «Value losses and environmental impacts in the construction industry – Tradeoffs or correlates?» *Journal of Cleaner Production*, vol. 336, 2022

Durieux, Christine. «L'artisanat dans tous ses états : étude philologique.» *Roczniki Humanistyczne*, vol. 67, no. 27, 2019, pp. 8-3.

Goguel d'Allondans, Alban. « Les métamorphoses du travail. Requiem pour l'emploi salarié ? », *Innovations*, vol. no 22, no. 2, 2005, pp. 9-32.

Grooten, Monique, et al. *Rapport Planète Vivante 2022 - Pour un bilan « nature » positif*, WWF, Gland, Suisse, 2022. ISBN : 978-2-88085-316-7.

Grooten, Monique, et al. *Rapport Planète Vivante 2012 - Biodiversité, biocapacité : faisons les bons choix*. WWF, Gland, Suisse, 2012. ISBN 978-2-940443-46-8.

Léglise, Fanny, et Bas Primeen. «Collectifs et singuliers.» *Architecture d'aujourd'hui*, no. 392, 2012, pp. 54-65.

Schwint, Didier. « Savoir artisan de fabrication et détournement du temps », *Sociétés*, vol. no 76, no. 2, 2002, pp. 33-48.

Winter, Robert W. «The Arts and Crafts as a Social Movement.» *Record of the Art Museum*, vol. 34, no. 2, 1975, pp. 36-40.

Zin, Jean. « André Gorz, la richesse du possible », *Multitudes*, vol. 31, no. 4, 2007, pp. 171-180.

Sites Web

Ville en Tête. «Association.» Ville en Tête, [<https://www.ville-en-tete.ch/association>]. Consulté en janvier 2024.

 2024, Kenzo Giaccari

Ce document est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution (CC BY <https://creativecommons.org/licenses/by/4.0>).

Les contenus provenant de sources externes ne sont pas soumis à la licence CCBY et leur utilisation nécessite l'autorisation de leurs auteurs.

